

**BILL GRAHAM
ROBERT GREENFIELD**

**BILL GRAHAM PRÉSENTE
UNE VIE ROCK'N'ROLL**

LE MOT ET LE RESTE

BILL GRAHAM
ROBERT GREENFIELD

BILL GRAHAM PRÉSENTE
UNE VIE ROCK'N'ROLL

PRÉFACE DE PETE TOWNSHEND
TRADUCTION D'AYMERIC LEROY

LE MOT ET LE RESTE
2011

PRÉFACE

Ceci est un livre de témoignage(s). De récits à la première personne, et parfois à la troisième. Un livre dont la « respectabilité » ne lui a pas été conférée par une recherche universitaire minutieuse, pas davantage qu'il ne se laisse accabler par la pédanterie du factuel. Au contraire, il est rempli à ras bord d'opinions, de rumeurs, de supputations et – corollaire inévitable du sujet dont il traite, le rock'n'roll – de moments glorieux.

Pourquoi en est-il ainsi ? Tout simplement parce que le rock n'aurait pu survenir à un autre moment que dans la douleur et le déni silencieux de l'immédiat après-guerre, au lendemain de la mort de plus de vingt-cinq millions de personnes. Une grande partie de ces victimes étaient russes. Il serait sans doute très instructif de réaliser une étude détaillée de ce pays que la Grande-Bretagne désignait jadis comme son « premier allié » pour comprendre la relation qui lie la Pologne à la Russie, et la place qu'y tient la judéité. Bill se trouva à l'intersection de tout cela. L'extrême isolement que des hommes comme Bill Graham avaient laissé derrière eux en quittant l'Europe a fait naître une souffrance qui l'a frappé en proportion inverse de l'opportunité de s'exprimer que l'Amérique lui a offert, à lui le jeune réfugié de onze ans au cœur meurtri. Après cette horrible guerre ne restaient que les mots. Mots qui étaient une action, qui elle-même s'est transformée en mots. Ces mots sont devenus de la musique. Et au bout du compte la musique est redevenue des mots.

Le rock ne s'était jamais fixé consciemment pour mission d'incarner musicalement les cris de douleur et de joie, mêlés en un improbable contrepoint, que beaucoup d'entre nous avaient poussés lorsqu'ils avaient compris que cette longue, si longue guerre, était enfin terminée. Mais Bill Graham – utilisant l'instrument que Robert Greenfield, en écrivant ce livre, n'a eu d'autre choix que d'en faire le personnage principal – hurlait. Il parlait. Il criait. Il haranguait. Il éclatait de rire. Il menaçait. Il beuglait. Il chantait (un peu !). La

voix du Juif de l'après-guerre était un chant ; et ce chant était aussi une voix. Le détachement serein des détails a été perdu. Bill nous a réunis autour de lui, nous qui étions pour la plupart plus jeunes que lui, nous a invités à monter sur scène, nous attirant à sa suite, avec l'autorité à la fois sévère et généreuse d'un chef scout, dans le tourbillon de la révolution du *rock business*.

Il s'exprime dans ce livre, tout comme sa famille, ses amis, ses ennemis, et quelques-uns de ceux qui ont eu la malchance de ne jamais le connaître. Bill Graham a brisé la routine lénifiante des soirées dansantes de Dick Clark et créé de toutes pièces la fusée conquérante du rock des stades. Il fut l'un des grands francs-tireurs qui ont redéfini ce que signifiait vraiment la liberté aux États-Unis. En cela il a joué un rôle primordial, car cette définition américaine de la liberté s'est communiquée très efficacement au reste du monde à travers le cinéma, la musique et le théâtre. Bill était un homme de spectacle. J'ai partagé sa joie d'organiser de bons shows, des concerts de rock en particulier. Mais j'ai aussi partagé un peu de sa rage, et comme lui, je n'ai jamais vraiment réussi à comprendre pourquoi cette rage était indispensable, et tellement efficace, dans le milieu du rock – *a fortiori* à la fin des années soixante, quand tout le monde n'avait que le mot « amour » à la bouche.

Ce livre peut nous aider à définir le rock. Dans mon cas, il aura surtout réussi à me faire comprendre pourquoi, dans ma carrière, je me suis contenté pour l'essentiel de jouer dans deux pays – le Royaume-Uni et les États-Unis. Parce que dans ces satellites de l'Europe continentale martyrisée de l'après-guerre, on avait la liberté de s'exprimer.

Plus rien n'est sacré. Et c'est pourquoi ce livre est un livre de témoignage(s).

Pete Townshend

INTRODUCTION

S'est-il vraiment écoulé tant d'années depuis ce vendredi soir d'octobre 1991 où Bill Graham monta dans un hélicoptère après un concert de Huey Lewis and the News, parce que – comme toujours – il était terriblement pressé de se rendre aussi vite que possible à un autre endroit ? On ne peut pas dire que le monde, et singulièrement celui du rock, se porte mieux depuis sa disparition. Passons sur ce qu'il est advenu, au terme d'une longue et tortueuse saga, de l'entreprise qu'il avait créée de toutes pièces et passé la majeure partie de sa vie à développer – vendue après sa mort à un conglomérat d'entreprises nommé SFX, lui-même absorbé par une entité médiatique encore plus grande et monolithique, Clear Channel. Après cinq années houleuses, ce mariage qui n'avait jamais paru idéal se termina en divorce lorsque certains des associés partirent fonder leur propre entreprise, se retrouvant en concurrence directe, pour l'organisation de concerts à San Francisco et alentour, avec l'entreprise qui continuait à porter le nom de celui qui les avait tous fait débiter dans le métier... Situation cocasse s'il en est ! Il demeure que, sans Bill, aucune des deux entreprises n'aurait jamais existé – pas davantage que l'industrie au sein de laquelle elles se disputaient des parts de marché.

Pour ceux d'entre vous qui ont vécu les années soixante mais, pour une raison ou une autre, seraient passés à côté de l'essentiel (et vous êtes nombreux !), Bill Graham fut au rock ce que Mike Todd avait été aux comédies musicales de Broadway dans les années quarante. Pour ceux d'entre vous qui êtes à peine en âge de voter, c'était Harvey Weinstein multiplié par dix. Pour Bill, le rock n'a jamais été un business : c'était une guerre sans fin dans laquelle il affrontait quotidiennement non seulement les stars mégalo-manes du rock et leurs non moins égocentriques managers, agents et avocats, mais aussi les Hell's Angels ou les autorités municipales qui avaient la mauvaise idée de se trouver sur son chemin. Parallèlement, il aura réussi à nouer des liens personnels intimes

avec des artistes du calibre de Jerry Garcia, Keith Richards, Bob Dylan, Carlos Santana, Neil Young, Graham Nash, Bruce Springsteen, Peter Gabriel, Sting ou Bono, et bien d'autres encore. Bien avant l'invention du concept de « multitâche », Bill était déjà champion du monde de la catégorie. Pour Bill, rien n'était jamais une simple question d'argent. Le respect, la fierté, la joie et le plaisir comptaient au moins autant. Le buzz. Le *zetz!* À sa mort, Bill a emporté tout ça avec lui. A aussi disparu avec lui l'idée du rock comme force au service du bien, qu'il s'agisse d'offrir chaque soir au public le meilleur spectacle possible ou, moins prosaïquement, de récolter d'énormes sommes d'argent au bénéfice de diverses causes humanitaires; de financer des programmes artistiques ou sportifs pour les enfants des écoles publiques de San Francisco; de nourrir les populations souffrant de la famine dans l'Afrique frappée par la sécheresse; de fournir des soins médicaux à Ronnie Lane et aux autres malades de la sclérose en plaques; de mieux faire connaître le travail effectué par Amnesty International, aider à contenir l'expansion du sida, honorer Nelson Mandela... Dieu sait combien d'heures Bill a passées à concevoir des concerts caritatifs que personne d'autre que lui n'aurait été capable ou désireux d'organiser.

Parce qu'il les avait côtoyées de très près au cours de sa vie, Bill savait ce qu'étaient la douleur et la souffrance, la faim et la pauvreté. Bill aimait l'Amérique comme seul un immigré peut l'aimer. Pour lui, ce qu'il y avait de plus beau dans ce pays, c'était que chacun avait le droit de vivre comme bon lui semblait et d'exprimer à voix haute son opinion sur n'importe quel sujet, qu'il s'agisse de la légitimité de Ronald Reagan à assurer la fonction présidentielle ou de l'opportunité de réclamer à Crosby, Stills, Nash & Young un rappel supplémentaire alors que leur concert avait déjà dépassé de quarante-cinq minutes le temps alloué.

Bill était un authentique démocrate, au sens littéral et non partisan du terme. Arrivé d'Europe enfant, avec rien d'autre que les habits qu'il portait, il avait passé sa jeunesse dans les rues du Bronx, puis dans les cuisines et les salles de restaurant des grands hôtels de la Borscht Belt. Sans le moindre prêt bancaire, mécénat d'entreprise ou *business plan*, Bill a bâti sa carrière sans rien devoir à personne.

Son grand secret, c'était d'avoir tout improvisé au fur et à mesure – son nom, sa vie, et dans une large mesure, le métier qui était le sien et qui hélas, aujourd'hui, a fini par devenir aussi capitaliste et prévisible que l'industrie automobile. Authentique pionnier, Bill ne se sentait bien que lorsqu'il n'existait pas de règles et que seule la réputation d'un homme importait vraiment.

Dès lors que le monde du rock s'est codifié et que les contrats ont commencé à faire l'objet de négociations téléphoniques âpres et souvent houleuses, Bill s'en est lassé, et s'est mis en quête de nouveaux défis pour occuper son temps. Je n'ai aucune idée de ce qu'il ferait aujourd'hui s'il avait vécu. La seule chose dont je sois certain, c'est qu'il ne se serait jamais reposé sur ses lauriers. Cet homme était foncièrement incapable de rester longtemps à la même place. Le goût de l'action était inscrit dans son patrimoine génétique.

Certains leitmotifs de sa vie avaient beau être gravés dans la pierre, Bill n'était jamais prévisible. Impulsif à l'extrême, d'une folle drôlerie, d'un charme irrésistible, mais aussi parfois complètement insupportable, Bill vivait totalement dans l'instant. Son volume sonore personnel était toujours réglé sur onze. Et pourtant, seul chez lui, tard le soir, à Masada, la maison qu'il aimait tant (et qui a été démolie depuis), Bill pouvait aussi être l'être humain le plus sensible et vulnérable qui soit. Selon les mots de Kris Kristofferson, un autre de ses artistes préférés, Bill était une contradiction ambulante, mélange de vérité et de fiction. Si tel n'était pas le cas, pourquoi quelqu'un écrirait-il un livre aussi long à son sujet ?

J'aimerais remercier, pour leur aide et leur soutien tout au long de la genèse de cet ouvrage, Nicholas Clainos, Marcia Sult Godinez, David et Alex Graham, Kenyon Harbison, Ben Schafer chez Da Capo Press et Sherry Wasserman. Sans Jerry Pompili, les photographies qui accompagnent cette édition n'auraient jamais pu y figurer. Pour avoir rendu possible de les présenter ici, j'aimerais exprimer toute ma gratitude à Gene Anthony, Greg Crowder, Lorenzo Doumani, Ken Greenberg, Marcia Sult Godinez, Grant Jacobs, Neal Preston, Ken Regan, Amalie R. Rothschild, Katherine

York, Erik Webber et Michael Zagaris. Merci également à Pete Townshend pour sa préface.

J'aimerais prendre un moment pour me souvenir, non seulement de Melissa Gold et de Steve "Killer" Kahn, tous deux morts avec Bill cette nuit-là, mais aussi de Dee Anthony, Bettike Barsotti, Bill Coblenz, Irving Cohen, Ahmet Ertegun, Jerry Garcia, Chet Helms, Tom Jay, Ken Kesey, Michael Klenfner, Gary Orndori, Rita Rosen, Owsley Stanley, Derek Taylor, Evelyn Udry et Phil Walden, qui nous ont quittés depuis l'écriture de ce livre. Avec toutes mes excuses à ceux que je pourrais avoir oubliés.

Toutes ces années après nous avoir quittés dans des circonstances étrangement appropriées pour un personnage qui ne dédaignait pas la théâtralité et ne faisait jamais rien d'une manière banale s'il pouvait l'éviter, je persiste à croire qu'à travers tous ceux qu'il a inspirés, terrifiés, vilipendés, conseillés ou aimés, Bill est d'une certaine manière toujours parmi nous. Alors, en préalable au récit qui va suivre, je n'aurai qu'un conseil, qui aurait pu être le sien : amusez-vous bien !

Merci encore,

Robert Greenfield

SOUVENIRS DE JEUNESSE

D'UNE GUERRE À L'AUTRE

I

BILL: Ça ne me dérange pas qu'on me raconte ce qui m'est arrivé enfant. Mais j'avoue que je n'ai jamais été très curieux de le savoir. Pas une fois, dans ma vie, je n'ai demandé à l'une de mes sœurs « allez, raconte-moi ça ! » Je leur ai posé très peu de questions sur ma mère, et très peu sur mon père. Je n'ai gardé aucun souvenir de l'un ou de l'autre. Pas un seul. Rien du tout. J'avais deux jours quand mon père est mort. Je ne l'ai jamais vu, et lui ne m'a jamais vu. Je suis incapable d'expliquer mon attitude sur ce point. Peut-être ai-je raison, peut-être ai-je tort – peut-être aurais-je dû chercher à savoir, ou peut-être pas. Mais c'était une autre vie... Vous pouvez dire qu'il serait normal que je veuille savoir qui je suis. *Non*. Parce que ça changerait quoi, pour moi ? Ça comblerait un vide ? Je ne me pose pas ces questions. *Qui était mon père ? Comment était ma mère ?* Ils ne sont plus là. Je ne dis pas que c'est normal. Mais je n'ai jamais essayé de retrouver des photos de mon passé.

EVELYN UDRY: L'aînée, c'est Rita. Je suis la deuxième. Puis vient Sonja, puis Ester. Et ensuite Bill. Et nous avons une cinquième sœur. Tolla. Tanya. Elle est morte... Je me souviens qu'avec maman, nous avons rendu visite à mon père. J'avais quatre ou cinq ans. Je ne pourrais pas vous dire où c'était. À Menel ou à Sopot. En Frise Orientale, près de la frontière entre le nord de l'Allemagne et la Pologne. Travaillait-il sur un chantier ? Je serais bien incapable de le dire. Ce dont je me souviens, c'est que nous avons pris le train. Je me souviens même que j'avais un très grand parapluie. C'est étrange, les choses qu'une gamine peut imaginer. Je me souviens qu'il était si grand, ce parapluie. « Je voudrais le fermer », ai-je dit. Et ma maman m'a dit « non, vous serez toutes mouillées et vous ne serez pas jolies ». J'avais quatre ou cinq ans. Ça se passait donc en 1928 ou en 1929.

ESTER CHICHINSKY: À ce que m'en a dit ma grand-mère, mon père était un genre d'ingénieur civil. Son nom était Jacob *Grajonza*, ce qui était la façon dont je faisais toujours signer ou écrire mon nom. À la maison, on l'appelait « Yankel », mais son prénom était Jacob. Grajonza est un nom russo-polonais. Je ressemble beaucoup à mon père. Mon fils disparu lui ressemblait un peu aussi. C'était un homme grand, au large torse, avec un front proéminent et des cheveux taillés en V. Sur toutes les photos, il est très bien habillé. Il porte de beaux costumes. Très distingué. J'ai donné certaines de ces photos à Bill, je crois.

EVELYN UDRY: Maman avait les cheveux complètement noirs. D'un noir *vraiment* sombre. Ceux de papa étaient châtain clair, tendant vers le blond. La même couleur que moi et Sonja, avant qu'ils ne blanchissent. Il est mort en 1931. Je le sais parce que Bill est né en 1931 – le 8 janvier 1931.

ESTER CHICHINSKY: D'après ce que m'a raconté ma grand-mère, en 1931 mon père travaillait sur un projet quand il s'est blessé. Je crois qu'il est tombé. Peut-être s'est-il cassé une jambe. À ce que j'ai compris, après sa chute, il a eu une infection du sang, et il est mort de septicémie. J'avais cinq ou six ans à l'époque.

EVELYN UDRY: Il est enterré, je crois, à Menel. Dans un cimetière juif. Aucun de ses enfants n'était présent à ses funérailles. On était bien trop petits.

ESTER CHICHINSKY: Du côté de ma mère, tout le monde était russe. Originaire de ce qui est devenu depuis la Lituanie. Ma mère s'est toujours considérée comme russe. Elle parlait russe couramment, mais à peine allemand, et pas du tout yiddish. Du côté de mon père, oui, mais pas elle. D'après ce que m'a raconté ma grand-mère, dans la famille de ma mère, il y avait beaucoup de militaires. Des officiers. Ce qui était impossible à moins d'être issu d'un milieu supérieur. Il y avait une distinction très nette entre la famille de ma mère et celle de mon père. Celle de ma mère était d'une classe plus élevée. Il n'empêche que mon père était très respecté par sa famille



car il avait aidé toute sa famille à venir en Allemagne depuis les Pays de l'Est. Ma mère se prénommaït Frieda. Son nom de jeune fille était Sass. Une femme extrêmement belle, très intelligente, brillante. Très courageuse. Aimée de tous. Et très généreuse. Elle ne connaissait pas la peur. Dans les temps qui ont suivi la mort de mon père, il y avait suffisamment d'argent pour nous faire vivre, ma mère et nous. Ensuite elle a repris un stand dans une galerie marchande – une gigantesque galerie marchande.

EVELYN UDRY: Bien sûr, enfants, on allait tous à la synagogue à Berlin. On célébraït toutes les fêtes juives, mais maman ne portait pas de *shaytl*¹ ou de « faux cheveux », comme je les appelle. On fêteït shabbat. Mais elle n'était pas orthodoxe. Pas du tout. Mais *frum*², oui.

ESTER CHICHINSKY: Nous étions membres du Temple des Tilleuls. Pas seulement lors des fêtes religieuses, mais tout au long de l'année. Nous avons même nos sièges réservés. Pour autant, nous n'assistions pas à tous les shabbats. Mais nos places étaient

1. Perruque traditionnellement portée par les femmes juives orthodoxes d'Europe.

2. Pieuse (terme yiddish).

réservées à l'année, ce qu'une famille moyenne ne pouvait pas se permettre, ou n'aurait pas fait.

EVELYN UDRY: Nous habitons sur Lindenstraße, qui n'était pas vraiment un boulevard, plutôt une grande rue. Il n'y avait pas, à Berlin, de Judengasse où ne vivaient que des Juifs. Tout était très mélangé. Notre synagogue était à environ trois ou quatre minutes de la maison. Elle était grande, et très belle. Je me souviens que ma maman nous emmenait avec elle, Rita et moi. Ester et Bill étaient trop petits. J'y allais avec elle pour Yom Kippour et Hannoukka, et m'asseyais avec elle dans la section des femmes. Même si papa avait été là, il n'aurait pas pu s'asseoir avec nous, ou nous avec lui, parce que l'étage était réservé aux femmes. L'immeuble dans lequel nous vivions avait cinq ou six étages. Vous entriez et, derrière l'entrée, il y avait un hall. On prenait alors l'escalier de droite ou celui de gauche jusqu'à son appartement. Le nôtre était sur la gauche. Au rez-de-chaussée. Il n'était pas très grand. Deux pièces et demie, je crois – une pièce minuscule, et ensuite deux autres. Quand on entrait, on passait d'abord par la cuisine.

ESTER CHICHINSKY: Si vous aviez vu nos conditions de vie, l'éducation qu'on nous donnait, quelles écoles nous fréquentions, l'environnement dans lequel nous étions élevés, les amis qui venaient à la maison, des musiciens et des artistes, vous n'auriez jamais deviné à quel point ma mère devait travailler dur pour nous faire vivre. Nous adorions tous le théâtre. D'après ce que m'a raconté ma grand-mère, maman avait une passion pour la harpe. Elle en jouait parfois, mais je n'en ai aucun souvenir. Il ne faut pas oublier une chose. J'étais une petite fille. Et vous savez comment sont les gosses. Vous voyez votre mère pleurer, et vous vous demandez pourquoi. Votre grand-mère vous explique pourquoi, ou quelqu'un de votre famille, mais vous êtes toujours un enfant. La mort de mon père m'a peut-être affectée sur le moment, mais je n'en ai pas vraiment gardé souvenir. Si j'avais été fille unique et que j'avais vu ma mère renoncer parce qu'elle gémissait tout le temps ou que ça m'avait affecté physiquement, ce serait une chose. Mais on était une grande famille. Ma grand-mère habitait dans le

même immeuble. Il y avait toujours beaucoup de gens à dîner chez nous. Je me souviens que lorsqu'il y avait une fête religieuse, les préparatifs commençaient deux semaines à l'avance.

EVELYN UDRY: Comment on dormait? Mal! Très mal, même. Dans l'une des chambres, la plus grande, celle que l'on pouvait appeler la chambre à coucher, il y avait trois lits. On dormait tous là. On changeait souvent de partenaire. Maman dormait dans la petite pièce. Je ne sais même pas comment. Parce qu'elle était très grande – un mètre soixante-quinze ou soixante-dix-huit, je ne sais plus exactement. Très grande et très belle. Et elle devait dormir sur quelque chose de plus court qu'un lit, une sorte de canapé. Et je me souviens que quand elle rentrait à la maison du marché parfois, très fatiguée, elle s'allongeait sur un des lits des enfants, parce qu'ils étaient grands. Bill, je pense, dormait dans une sorte de berceau. Mais il dormait quand même au milieu de cinq filles. Ma mère sortait pour aller vendre sur les marchés, le mercredi à un endroit et le jeudi à un autre. Des fleurs artificielles, dont certaines que nous confectionnions à la maison. On restait debout jusqu'à minuit à entortiller les tiges. Des bijoux, aussi. Pas des vrais, des bijoux fantaisie. Parce qu'en ce temps-là, les femmes bien aimaient avoir sur elles une grande épingle ici, une broche là... Deux ou trois ans après qu'elle eut commencé à vendre, la femme d'un vieil homme, un certain Horowitz, qui avait une cave tout près de la Lindenstraße où il fabriquait des jupes pour dames, a dit à ma mère « Frieda, pourquoi n'essayeriez-vous pas de vendre des jupes? Vous gagneriez plus qu'avec ces petites fleurs! » Et c'est ce qu'elle a fait. Et ça a très bien marché. Je me souviens être allée toute petite au marché avec maman, parce que ma sœur aînée Rita était déjà partie pour Shanghai. Ce qui faisait de moi l'aînée de la famille. C'était en 1936, je crois.

RITA ROSEN: J'avais dix-huit ans et je suis partie pour la Chine. Toute seule – en 1938. J'ai pleuré, bien sûr. Beaucoup. Parce que je n'avais jamais été loin de chez nous. Mais comme j'étais la plus âgée, je me suis dit « si je pars, je pourrai peut-être faire passer quelqu'un plus tard. Ma mère, peut-être ». Mais ce n'était pas

facile. D'abord, il fallait de l'argent. J'y suis allée en avion, puis en train et en bateau. J'ai pleuré pendant tout le voyage. Si j'avais pu revenir en arrière, je l'aurais fait. Parce que tous les autres avaient un mari, une mère ou un père. Moi, je n'avais personne.

EVELYN UDRY: Rita était amoureuse de Freddy. Il est allé à Shanghai pour fuir l'Allemagne, parce qu'il était juif. Il s'est échappé tôt. Je me rappelle encore l'allure de Freddy. Très mignon. Aujourd'hui, on dirait que c'était un play-boy, vous voyez? J'étais très jeune et j'ai été impressionnée par deux jeunes hommes. L'un était Freddy, et l'autre était mon cousin Norbert, qui ressemblait à Marlon Brando dans ses meilleurs jours! Vous imaginez un peu? J'avais treize ans et j'allais au lycée à l'époque. Et en sortant du lycée, je filais directement au marché, parce que maman ne pouvait pas tout ramener seule à la maison. Certains marchés commençaient le matin. J'aidais alors maman à porter tous ses cartons. Puis j'allais à l'école. Et donc j'y retournais l'après-midi, parce qu'elle ne pouvait pas rentrer à la maison avec tout son barda sans un peu d'aide. Je me souviens de moi, au milieu du marché avec ces fleurs artificielles, disant aux dames « oh, le jaune va bien avec votre manteau. La marron irait mieux sur votre chapeau »... Une fille de treize ans, quoi... Quand vous avez cet âge-là, vous aidez votre mère autant que vous pouvez. Ce n'est pas que les cartons étaient si lourds. Les fleurs elles-mêmes étaient très légères. Mais les cartons étaient énormes, presque aussi grands que des tables. Et donc il fallait les porter avec les deux bras. Dans le Hochbahn et l'U-bahn. Et quand vous avez treize ans, vous le faites, c'est tout. Vous ne vous demandez même pas si votre mère est épuisée.

ESTER CHICHINSKY: L'école publique que je fréquentais était juste en face de notre immeuble. Puis quand l'interdiction des enfants juifs dans les écoles publiques est entrée en vigueur, je suis allée à la Mädchenschule juive, l'école pour filles. La principale de l'école publique adorait ma mère. Un jour, je crois que c'était en 1938, je suis rentrée à la maison très malheureuse. Il était obligatoire, le matin quand l'instituteur entrait dans la classe, de lever la main et de dire « heil Hitler! » et j'étais très malheureuse de devoir faire

ça. Et elle m'avait autorisée à entrer dans la classe un peu après les autres, de sorte que je ne sois pas obligée de le dire. Certains des enfants de ma classe appartenaient aux Jeunesses Hitlériennes. Ça m'a donné un avant-goût de mes futures bagarres contre eux. Le soir, après l'école, des garçons et des filles me tapaient dessus. Mais je crois j'ai eu de la chance – pas tant du courage que de la chance. Je ne montrais jamais ma peur. Mais il est arrivé un moment où la principale n'a plus pu nous protéger. C'est à ce moment que nous avons été inscrites dans une école pour filles juives sur Auguststraße, à côté d'une maison de retraite juive. Là il y avait des bagarres tous les jours. Ils attendaient les Juifs à la sortie. On était en 1938.



EVELYN UDRY: Je me souviens de la Nuit de Cristal. Quelle nuit ! Ça a commencé assez tard. Vingt heures, vingt heures trente. Des camions sont arrivés. Personne ne comprenait ce qui se passait. Ce n'étaient pas des bruits habituels, mais des voix hurlant dans des haut-parleurs. Comme je l'ai expliqué, pour arriver à notre appartement il fallait d'abord traverser un hall, et donc on n'avait pas vue sur la rue. En revanche on pouvait entendre les bruits, parce qu'on habitait au rez-de-chaussée. On a entendu des cris, mais sans savoir d'où ils venaient. Il y avait dans l'immeuble une famille avec un garçon un peu plus âgé que moi, quinze ou seize ans. Mais il avait un problème à une jambe. Et son père était absent ce jour-là. Ils ont emmené le garçon. Nous connaissions ce garçon et sa mère parce qu'ils fréquentaient la même synagogue que nous. La mère, évidemment, était hystérique. Ma mère nous a dit « ne bougez pas. N'allez nulle part. N'ouvrez pas la porte. Je vais voir si je peux aider cette dame ». Et elle y est allée. Quand elle n'est pas revenue, nous avons eu peur qu'ils l'aient emmenée

aussi. S'ils avaient pris ma mère, mon Dieu, je pense que je les aurais tués ! Tant pis s'ils m'emmenaient. Ils pouvaient me faire ce qu'ils voulaient, je m'en fichais, si quelque chose était arrivé à ma mère. Mais maman a fini par revenir. Mais pour nous c'était trop long, elle était partie trop longtemps. On dénonçait les gens parce qu'ils étaient Juifs. C'est ainsi que tout ça est arrivé. Mais maman était quelqu'un. Les gens l'aimaient. Ils la voyaient aller et venir, bosser, elle ne faisait de tort à personne, elle était toujours aimable, elle disait bonjour à tout le monde. Et les gens dans le voisinage savaient qu'il n'y avait pas d'homme dans le foyer. Donc pendant un certain temps, on nous a laissés tranquilles.

Mais ces étapes ont été importantes. Après la Nuit de Cristal, ils pouvaient vous faire ce qu'ils voulaient. J'avais une carte d'identité avec l'étoile de David. Au milieu de la *mogen duvid*¹, il y avait écrit « *Juden* ». Je devais avoir la carte sur moi à tout moment. On nous la demandait tout le temps, même dans le Hochbahn ou l'U-bahn. Je me souviens que ma maman était très inquiète pour Bill. Comme vous le savez, à Berlin il y avait les *Hitlerjugend*, les Jeunesses Hitlériennes. Elle recevait des courriers. Des gens passaient, des hommes et parfois des femmes, et lui posaient des questions sur son fils. « Quel âge a-t-il ? Est-ce qu'il fait partie des Jeunesses Hitlériennes ? » Ils ne savaient pas tous que nous étions juifs. Ils venaient frapper aux portes, à chaque étage, et ramassaient ces jeunes gamins. Un jour, ils sont venus chez nous, mais maman a dit « non. Il est trop petit. Il est trop jeune ». Parce qu'ils prenaient les enfants à partir de six ans. Bill avait déjà cinq ou six ans. Mais ma maman disait « oh, pas encore, il n'a que quatre ans ! » Mais à partir de ce jour-là, maman a eu peur.

ESTER CHICHINSKY: Quand j'entends dire, ou lis dans le journal, que « Bill Graham a été placé dans un orphelinat », je ne comprends pas ce qu'ils veulent dire. Il n'a pas été placé là en tant qu'orphelin. Je crois que ma mère était quelqu'un de prévoyant. Elle a fini par se rendre compte qu'elle avait fait une erreur en restant en Allemagne. Une très bonne amie, M^{me} Müller, a donné quelques conseils à ma mère. L'un de ces conseils était de protéger

1. Étoile de David.

les plus jeunes. Bill et Tolla, notre plus jeune sœur. Donc ma mère les a placés tous les deux dans un *Kinderheim*, un endroit où l'on s'occupait très bien des enfants, où on leur donnait une bonne éducation. Pour autant que je sache, tous les enfants là-bas étaient juifs. Je voyais Bill presque tous les jours. Tolla également. Mais ils ne dormaient plus à la maison. Le vendredi, ils rentraient. Ils passaient le samedi à la maison avec nous. Mais pas le dimanche, sauf si c'étaient des jours fériés. Dans ce cas, ils restaient aussi le dimanche. Ma mère craignait pour ses plus jeunes enfants parce que les Allemands prenaient un malin plaisir à briser les familles en les empêchant de partir tous ensemble.

BILL: Je me souviens d'une fois, au *Kinderheim*, où ils nous ont obligés à rester debout dans la rue pendant des heures. Les rues étaient pleines de gens alignés les uns derrière les autres. Je m'en souviens parce que je n'arrivais pas à comprendre pourquoi on nous obligeait à rester comme ça aussi longtemps. Ils nous ont alors demandé de lever nos bras et de faire le salut – « sieg Heil! » Le Führer passait non loin de là. Je ne l'ai pas vu parce que j'étais très petit et qu'il y avait beaucoup de gens debout devant moi. Mais j'ai vu sa voiture.

Mes sœurs m'ont raconté qu'au *Kinderheim*, on m'a appris à jouer du violon et du piano. Pour le violon, je ne suis pas sûr. Mais j'ai dû effectivement apprendre le piano, car encore aujourd'hui je peux m'asseoir au piano et jouer deux ou trois airs qu'un Allemand de mon âge reconnaîtrait. Mes sœurs m'ont aussi dit que chaque fois que je revenais chez ma mère, ma plus grande joie était de lancer l'argenterie par la fenêtre. Quant à savoir si elle me gâtait plus que les autres parce que j'étais le seul garçon, elles ne me l'ont jamais dit.

EVELYN UDRY: Je ne pouvais pas poursuivre mes études parce que j'étais juive. Donc je restais à la maison. Où ma mère a-t-elle trouvé le courage de faire ça, je l'ignore, mais chaque matin, on partait au marché. Parfois, on faisait un marché le matin, puis un autre marché l'après-midi. Entre les deux, il fallait transporter tous nos cartons. Je me souviens de quelques épisodes assez incroyables.

Elle me disait « va demander à M. Untel qui nous a acheté une jupe ou quelques fleurs, pourrait-il nous garder quelques têtes de saumons fumés? » Donc j'y allais et il nous les donnait, gratuitement. Maman nous a toujours nourris. Il n'y avait pas de dinde au menu, mais s'il y avait des pommes de terre, elle les cuisinait bien. Si c'était du riz, c'était bon.

ESTER CHICHINSKY: Je ne me souviens pas exactement de la date du départ de Bill de Berlin. Mais je me rappelle qu'on avait dû fermer la maison d'enfants. À partir de là, il y avait deux solutions : soit garder son enfant chez soi, soit le mettre dans un transport. À mon avis, ma mère a fait le bon choix. C'était, je pense, en 1939. Nous étions toutes à la gare. Je m'en souviens comme si Bill était là devant moi, et je vais vous dire pourquoi. Une semaine ou deux avant cela, nous avons dû préparer sa valise. Nous avons fait une liste de ce qu'il pouvait emporter : chandails, vêtements, tout ça. Nous avons cousu des étiquettes à son nom.

Je me souviens de maman nous expliquant qu'elle allait envoyer Bill et Tolla en pension. Elle avait les larmes aux yeux. Je la revois à côté de Tolla et Bill à la gare, ils avaient une pancarte autour du cou avec toutes les informations dessus, nom des parents, tout ça. Il y avait beaucoup d'enfants. Beaucoup. Je crois que ça a été très prévoyant de la part de ma mère de le mettre dans ce transport. Autrement, il n'aurait jamais survécu.

EVELYN UDRY: Cette journée fut très difficile à vivre. La veille, j'étais allée avec maman, et Bill était avec nous, dans un endroit, une agence juive, où on nous a donné les papiers, pour lui permettre de sortir du pays. Elle a rempli un long formulaire, deux ou trois pages, avec la photo de Bill dessus, que nous avons mis dans un boîtier en plastique avec une bandoulière qu'il portait autour du cou. Je me souviens du visage de maman quand nous avons marché de la maison à la gare. Elle pleurait et... Mon Dieu, c'était horrible. Si vous me demandez si Bill avait la moindre idée de ce qui se passait, ma réponse serait : *non. Pas la moindre idée.*

ESTER CHICHINSKY: Tolla avait un an ou un an et demi de moins que moi. Elle était née en 1928. Quand elle est partie, elle avait donc onze ou douze ans. Très jolie. Bill devait avoir huit ans et demi. Nous savions que ce transport allait en France. Un jour nous avons reçu un courrier de France, de la Croix-Rouge. Donc nous avons su qu'ils étaient arrivés à bon port.



BILL: C'est dans le château de Chaumont que ma vie a vraiment commencé. Même si cette période a été difficile à vivre, il y avait aussi

une stabilité nouvelle. Comme je n'avais aucun véritable souvenir de ce que j'avais vécu auparavant, c'était le premier « chez moi » que j'aie jamais connu. « Chez moi », pour moi, ce n'était pas ma famille. C'était tous ces gamins avec lesquels je vivais là-bas. C'est de cette « famille »-là que j'avais l'impression de faire partie. Ces gamins et ces professeurs que je voyais tous les jours. C'était mon premier lieu de vie permanent. C'était *chez moi*.

Je ne sais plus comment je me suis retrouvé à Chaumont, à trois cents kilomètres au sud-est de Paris. Un officier français, qui était issu d'une famille riche et faisait partie de la Résistance, avait cédé son château à une organisation qui hébergeait notamment des orphelins allemands. On était là dans le cadre de ce programme d'échange, mais on s'est retrouvés coincés en France, un peu comme ces étudiants français qui n'avaient pas pu rentrer d'Allemagne quand la guerre avait éclaté. Ce n'est qu'en 1941 que l'occupation de la France par les Allemands est devenue totale.

J'avais neuf ans à mon arrivée en France, et onze quand j'en suis reparti. J'ai quelques souvenirs, mais ce sont des bribes. Je me rappelle de ces immenses tapisseries sur les murs du château. Je ne parlais qu'allemand quand je suis arrivé, mais j'ai très vite appris le français. Le seul repas fixe que nous prenions au château était

Au premier rang, Tolla et Bill
Au second, Evelyn, Sonja, Ester et leur mère.

le déjeuner. Le menu était toujours le même: on ne nous servait pratiquement que du lapin, cuisiné de différentes façons, avec les moyens du bord.

J'ai conservé dans une boîte quelques objets de mon enfance: un livre de poésie qu'on m'avait donné au château, d'autres que j'avais gardés de l'orphelinat à Berlin, mon *yarmulka*¹ et mon livre de prières, les cartes postales que j'ai reçues de mes sœurs par la Croix-Rouge, qu'elles m'avaient écrites alors qu'elles étaient encore en Allemagne avant le début de la guerre et que le service postal fonctionnait encore.

Le château lui-même était très beau, plus beau que tout ce que j'avais vu jusque-là. Parce qu'il faut se souvenir que je ne débarquais pas d'une maison, mais d'un orphelinat. Ester m'a raconté plus tard que je passais les week-ends chez notre mère, mais je ne me souviens pas du tout de cela. Tout ce dont je me souviens, c'est d'être allé d'un orphelinat à Berlin à ce château en France.

Il n'y avait pas de dortoirs. Juste un tas d'enfants comme moi, qui dormaient tous ensemble dans une grande pièce. Là aussi, je n'ai que peu de souvenirs précis. J'ai une peur absolument terrible des serpents et des vers, et je pense qu'elle date de cette période.

Parce qu'à partir du déclenchement de la guerre, on sortait régulièrement, avec deux ou trois des enseignants et quelques habitants du coin, pour aider à creuser dans la terre, autour du château, des abris dans l'éventualité de raids aériens. Des tranchées étaient creusées, avec des planches de bois posées au sol, et on descendait dedans pour extraire la terre. Ces jours-là, on était couverts de poussière de bois et de crasse. Je me souviens être allé dans ces tranchées une fois au cours d'un bombardement. Ce bombardement ne nous visait pas directement. Le véritable objectif avait sans doute été manqué. Et j'ai ce souvenir d'être dans cette tranchée, terrifié, parce que les tranchées étaient systématiquement inondées par l'eau de pluie. Sans parler des bruits. Les grenouilles et ces petits animaux en forme d'anguille qui gigotaient dans l'eau. Ils me terrifiaient. Ces tranchées inondées sont le souvenir le plus marquant que j'aie gardé de cet endroit.

1. Chapeau traditionnel juif, porté pendant les prières.

ESTER CHICHINSKY: Jusqu'à 1940 environ, on a continué à aller à l'école d'Auguststraße, puis la situation est devenue plus tendue. Les écoles pour enfants juifs ont été fermées les unes après les autres. Le travail obligatoire a été instauré. Il fallait aller s'inscrire – au moins un membre de chaque famille. Ainsi ma mère a été obligée d'aller travailler pour l'armée, dans une usine qui fabriquait des constituants pour appareils électroniques. J'ai été forcée aussi. Je crois que j'avais quatorze ans.

La règle, c'était qu'un membre de votre famille au moins devait y aller. Autrement, vous n'aviez pas droit aux tickets de rationnement, sur lesquels il y avait écrit « j », comme « juif ». Et donc, si ma mère ou ma sœur aînée étaient malades et ne pouvaient pas aller travailler, j'y allais à leur place. Jusqu'au moment, en 1941, où ils ont commencé à organiser des transports directement jusqu'aux camps de concentration.

Juste avant le début de la guerre, la Russie et l'Allemagne avaient signé un pacte de non-agression. Le Pacte germano-soviétique. Au départ, les Juifs russes n'étaient pas concernés. Or ma mère était citoyenne russe. Elle avait beaucoup d'amis russes, des Russes non-juifs, dans le milieu du théâtre. Et donc, chaque fois qu'on recevait un courrier de convocation demandant à tous les Juifs de se présenter à tel ou tel point de ralliement, un hôpital ou un centre juif par exemple, on ne répondait jamais à l'appel. Les gens qui y allaient, on ne les revoyait jamais. On leur disait qu'ils allaient être envoyés au travail obligatoire. Mais en vérité, on les mettait dans un train, direction Auschwitz.

EVELYN UDRY: J'avais un ami hongrois, un garçon juif nommé Youri Teichner. Youri a été mon premier homme, mon premier amour... mon premier *tout*. Ses parents étaient malins: ils ont revendu toutes leurs machines, ont quitté Berlin et sont partis vivre à Budapest. Ils s'y sont pris assez tôt. Mais Youri, lui, est resté. Il venait très souvent chez nous.

Je suis très vite tombée enceinte de lui. J'ai accouché de l'enfant à seize ans, et j'ai travaillé pratiquement jusqu'au jour de l'accouchement. Ma mère connaissait une dame grâce à laquelle, dans le

registre de l'hôpital, on ne m'a pas inscrite comme juive, mais sous un faux nom. Autrement, ils n'auraient pas voulu de moi. Puis je suis rentrée à la maison avec le bébé. Youri me disait « il faut faire quelque chose. Tu vas venir avec moi à Budapest, puis on se débrouillera pour que le reste de ta famille nous rejoigne, un par un ». Et donc nous avons quitté Berlin. Je vous laisse m'imaginer, quittant toute ma famille. Maman était contre le fait que j'emmène le bébé. Mais elle ne voulait pas non plus qu'il reste avec elle dans l'appartement. Donc on l'a confié à une famille qui vivait à une minute de chez nous, dont la mère était juive mais n'avait pas un nom juif.

Youri et moi avons réussi à nous rendre jusqu'à Vienne en train, cachés dans un wagon rempli de porcs. Personne ne nous a contrôlés à la frontière. Qui se serait embêté à fouiller un wagon plein de cochons ? Le lendemain, on s'est levés très tôt. Youri avait l'adresse d'une personne, non-juive, qui habitait à cinq kilomètres de la frontière hongroise, et donc nous sommes allés le voir. C'était un fermier, un paysan. Ses champs, dans lesquels il faisait pousser du grain et des pommes de terre, étaient situés principalement en Autriche, mais une petite partie se trouvait en territoire hongrois.

Il neigeait de plus en plus abondamment. À minuit, le fermier nous a fait sortir et nous a conduits jusqu'au bout de son champ. Nous nous sommes embrassés, tellement nous étions excités et émus. Grâce à sa lanterne, le fermier nous a montré le chemin que nous devons prendre, et nous a dit « dans deux minutes, nous allons nous souhaiter "bonne année" », ce que nous avons fait. Puis, peut-être un quart d'heure plus tard, nous nous sommes quittés. « Vous allez devoir marcher encore trois kilomètres », nous a-t-il dit. « À un moment, vous ne verrez plus l'église, seulement l'aiguille tout en haut. Et quand vous la verrez, vous n'aurez qu'à continuer à marcher, parce que vous serez déjà en Hongrie ». Difficile de vous dire à quel point nous étions transis de froid. On n'avait presque plus la force de marcher. Mais nous étions jeunes. Nous savions ce que nous faisons. Et donc nous l'avons fait.

Mais le pire était à venir. Nous sommes arrivés au milieu de la nuit dans cet endroit qui s'appelait Sopron, qu'en Allemagne on appelait Ödenburg. Les gens se souhaitaient la bonne année. Nous avons

cherché la gare pendant trois bonnes heures. Heureusement, on a fini par la trouver. Tandis qu'on attendait le train, au lieu du train se présentent deux policiers. « Vos papiers! » Que pouvais-je leur montrer? Je n'avais pas de visa, pas même de passeport, rien du tout. « Bon. Vous allez nous suivre ». Ils nous ont emmenés tous les deux en prison – mais pas ensemble: Youri d'un côté, moi de l'autre. Dieu merci, c'était la police hongroise. S'ils avaient été allemands, ils nous auraient envoyés directement à Buchenwald ou à Dachau. Au lieu de cela, ils nous ont donc mis en prison. Moi avec les femmes, et Youri avec les hommes. Je ne l'ai plus revu pendant douze jours. En tout, j'ai passé vingt-deux jours dans cette prison. Je partageais ma cellule avec trois autres femmes, dont une était complètement folle, hystérique. Elle hurlait toute la nuit « *ne me touchez pas! Ne me touchez pas!* » Elle parlait, criait et chantait toute la nuit. Ce qu'on m'a expliqué, en prison, c'était que tout dépendait de quel agent de police t'avait arrêté et de quel agent recueillait tes informations quand tu arrivais à la prison. Parce que certains d'entre eux étaient des nazis, et d'autres non.

Un jour, ils sont venus me chercher. J'ai entendu le bruit de la clé quand le garde l'a introduite dans la serrure. On m'a emmenée dans une pièce et on m'a fait signer un papier. J'ai dit « je ne sais pas lire le hongrois. Je refuse de signer. Comment est-ce que je peux être sûre que vous n'allez pas m'envoyer à la chaise électrique? » Ils m'ont répondu « on ne pourra pas vous rendre vos vêtements si vous ne signez pas ». Mais je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Un autre policier, qui parlait allemand, est arrivé. À lui, j'ai dit « c'est bon, je vous fais confiance ». Mais je ne savais pas toujours où j'allais. Jeune comme j'étais alors, je tremblais. « Où vont-ils m'emmener? », lui ai-je demandé. Parce que jusqu'à ce que je revoie Youri, je n'arrivais pas à croire qu'ils allaient vraiment me libérer. Heureusement, ils ont cru ce que Youri leur avait dit. Il leur avait donné l'adresse de ses parents et ils avaient vérifié.

Ils nous ont emmenés directement de la prison au train. Trois heures et demie plus tard, nous arrivions à Budapest. Il neigeait encore. Ma première vision de la Hongrie, ce fut la neige, toujours plus de neige, du début à la fin. Ses parents, évidemment, étaient fous de joie de nous voir arriver.

ESTER CHICHINSKY: En 1941, la Russie a rejoint la guerre contre l'Allemagne. Quelques jours plus tard, je suis rentrée de l'usine un matin et toutes les portes de notre immeuble avaient été bloquées. L'appartement du rez-de-chaussée était occupé par un couple qui s'occupait de l'immeuble. Des concierges, en quelque sorte. Et quand je suis arrivée, la femme a essayé de m'éviter. Cette image m'est toujours restée. Aujourd'hui encore, je la revois. Cette femme n'aimait pas les Juifs, et il est fort possible qu'elle soit en partie responsable d'avoir dénoncé ma mère aux S.S. Parce qu'elle savait que nous étions d'origine russe.

Je crois que c'était en début de matinée. Je vais vous expliquer pourquoi: l'usine tournait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, jour et nuit, sans arrêt. On faisait les trois huit. Et donc je rentrais à la maison après avoir travaillé toute la nuit. Une partie du travail de cette femme consistait à nettoyer la cour de notre immeuble le matin, et c'est ce qu'elle était en train de faire quand je suis arrivée. Elle tenait quelque chose entre ses mains, et a d'abord essayé de m'éviter. Puis quand je suis ressortie, elle a fait une remarque anti-sémite. Puis elle a ajouté, d'un ton ironique, « je ne sais pas qui a dit ça ». Quand j'ai quitté l'appartement, ma mère était présente. Mais quand je suis revenue, il n'y avait plus personne. Ça avait pu se passer pendant la soirée, pendant que j'étais au travail, ou le matin même. Evelyn n'habitait plus avec nous, elle était partie en Hongrie avec son petit ami. Il ne restait que Sonja et moi. Et c'est la dernière fois que j'ai vu ma mère.

BILL: Paris était tombé. L'ennemi approchait. On en était au point où les nazis avançaient sans réelle résistance, et leur progression dépendait uniquement de la rapidité de la retraite. Dans n'importe quelle situation de défaite, certaines personnes s'enfuient et d'autres restent. Quand l'ennemi arrive, on peut se dire « bon, je vais continuer à m'occuper de mon magasin. Je n'ai nulle part d'autre où aller ». Ou alors « je suis chauffeur de bus, ils vont peut-être emmener ma femme », et donc tu fais tes valises et tu t'en vas. Si une ville est bombardée, les gens partent. Parce que c'est une ville de munitions, parce qu'elle va être rasée. Quelles que soient les raisons, les gens *s'en vont*.

Un jour, un homme s'est présenté. C'est la Croix-Rouge Internationale qui l'envoyait. La quarantaine, de longs cheveux châains frisés, un visage allongé, en forme de lanterne. Il était chargé de nous accompagner vers le Sud. Il n'était plus possible de rester dans le château car nous étions juifs, allemands ou français. Il avait donc pour mission de nous évacuer. Il faut se rappeler que le pays était en train d'être envahi. Et chaque fois que les gens se déplacent en nombre, c'est le chaos. Pas le temps de se demander quelle route est la plus pratique, ou la plus rapide. C'est un peu comme quand on piétine une fourmilière : les fourmis se mettent à courir dans tous les sens. Elles se dispersent pour survivre, et invariablement elles partent dans la direction opposée à l'ennemi. Je me rappelle avoir quitté le château en bus. Ils nous ont collés dans deux bus. Je me souviens de plusieurs longues marches à pied, et d'avoir passé la nuit chez différentes personnes. Certains jours on marchait, d'autres on voyageait en bus ou en train. Au départ, on était soixante-quatre enfants.

Je me souviens de notre arrivée à Lyon. Tolla était malade. Elle avait une pneumonie. Je me souviens d'elle toussant dans le bus. Pour une raison que j'ignore, pendant ce voyage, on ne nous donnait à manger que des oranges. Il n'y avait quasiment rien d'autre à manger, mais il y avait toujours des oranges. Elle avait constamment soif et faim. Je me souviens de son allure, très fragile. De son visage rond, de ses cheveux châain. Elle se faisait beaucoup de souci pour moi. Au château, les filles vivaient dans une aile différente, je la voyais tout le temps. Nous étions proches – comme un frère et une sœur. On avait tous les deux appris le français, et on avait peu à peu arrêté de se parler dans la langue qu'on avait apprise enfants. Ça faisait en quelque sorte partie du processus de grandir là-bas.

Ce qui lui est arrivé pendant cette marche, c'est la même chose dont nous souffrions tous, moi comme les autres : la malnutrition. Il y avait très peu à manger. Parfois il faisait froid, parfois chaud. Il pleuvait beaucoup et souvent. On marchait beaucoup, parce qu'on était en concurrence avec d'autres pour avoir des places dans les transports. Kreitzer a fait tout son possible pour qu'on reste tous ensemble. Mais à Lyon, ils m'ont dit « il faut qu'elle

reste ici, à l'hôpital. Vous devez continuer à avancer. Parce que s'ils vous attrapent, ils vous enverront dans les camps, avec tous les autres enfants ». Je suis allé lui rendre visite à l'hôpital quand elle a été admise. Puis j'ai réintégré le groupe. On nous a dit « il faut repartir. Plus tard, quand elle ira mieux, elle nous rejoindra ». Sur le moment, je n'ai pas accordé beaucoup d'importance à tout ça. J'étais convaincu que quand les choses s'amélioreraient, elle se rétablirait, elle irait mieux. J'avais dix ans.

Je me souviens d'un moment... Je me suis parfois demandé si je ne l'avais pas imaginé, mais je sais qu'il a eu lieu parce que j'en ai reparlé avec mon ami Sammy Shtuck qui a fait tout le voyage du château jusqu'aux États-Unis avec moi. Ça se passait près de Lyon, à la nuit tombée. On marchait à la recherche d'un abri. Soudain, on a aperçu deux parachutes au-dessus de nous. On m'a expliqué plus tard que les Allemands envoyaient régulièrement, dans les régions où leurs troupes avançaient, des fanatiques. Des volontaires, des genres de kamikazes. On les parachutait dans une région, et ils lançaient des grenades pour déclencher des émeutes. Des grenades psychologiques, en quelque sorte... On a entendu des bruits de mitraillettes. On nous a raconté ensuite que des gens de la Résistance étaient arrivés, les avaient alignés contre un mur et les avaient criblés de balles. Deux types de la cinquième colonne qui ne sont jamais devenus prisonniers de guerre.

C'était en août ou en septembre, je pense. Je me souviens des trains. Mes souvenirs de cette période sont très vagues. Je ne sais plus si ma mémoire emmagasinait tous les détails, mais il y en avait forcément plus qu'aujourd'hui. Mais je ne suis pas sûr d'avoir très envie de faire remonter ces souvenirs-là... Je me souviens de certaines images. Du couvent à Madrid, du silence qui y régnait, des couleurs qu'on y voyait, de la lumière... Il était situé en plein cœur de la ville. Marron foncé, comme une peau bronzée. Je me rappelle la façon dont la lumière du soleil venait le frapper.

Je me souviens aussi qu'au fil du temps, il y avait de moins en moins d'enfants. Ils nous quittaient les uns après les autres. J'imagine qu'ils se disaient « j'ai plus de chances de m'en tirer en restant ici. Je ne vais pas éternellement suivre cet homme seul ». Ça, ou alors

ils tombaient malades ou, comme dans le cas de Tolla, ils étaient épuisés et n'arrivaient plus à suivre. C'était très dur.

De Lyon, on avait marché jusqu'à Marseille. On était restés là-bas quelque temps, puis on nous avait tous collés dans un train en direction de Toulouse. On avait traversé les Pyrénées jusqu'à Barcelone, mais je ne crois pas qu'on y avait séjourné. L'étape suivante avait donc été Madrid, et ce couvent, où pour une raison que j'ignore, on est restés bloqués pendant deux mois. Août et septembre. Le trajet du château jusqu'à Madrid avait sans doute pris trois ou quatre semaines en tout. Je n'en reviens pas à quel point mon récit manque de détails. Mais je n'ai pas tout simplement pas gardé beaucoup de souvenirs significatifs de cette période.

ESTER CHICHINSKY: Je ne suis jamais retournée à l'appartement après être rentrée ce matin-là. Je me suis cachée. Mon premier réflexe a été d'aller voir de bons amis que nous avions sur Lindenstraße, à un ou deux pâtés de maisons de chez nous. Il y avait là-bas un grand marché couvert, avec plein de marchands de fruits et légumes et un marché de poissons. Il y avait aussi un marchand de chaussures juste à côté, dont le propriétaire s'appelait Hahn. Je crois que ma mère leur avait rendu un service pendant la Nuit de Cristal. Il est même possible que M. Hahn ait été tué cette nuit-là. Quoi qu'il en soit, ils avaient une amie qui s'était liée d'amitié avec ma mère. M^{me} Müller. Elle n'était pas juive. Je suis donc allée de l'appartement au marchand de chaussures, puis chez M^{me} Müller, qui m'a recueillie chez elle, sur Ansbacherstraße, près de Wittenbergplatz. Je ne sortais que la nuit, ou alors elle m'accompagnait. Elle n'était pas mariée. Elle tenait absolument à montrer son amitié pour moi et était presque à risquer sa vie pour moi. J'avais quatorze ans à l'époque.

Une fois M^{me} Müller m'a emmenée à Moabit. C'était une prison politique. Je ne pouvais pas donner mon vrai nom. M^{me} Müller devait avoir appris que ma mère avait été emmenée là – non pas en tant que Juive, mais en tant que Russe. Une citoyenne étrangère. M^{me} Müller a essayé de la faire transférer dans un hôpital pour les gens intransportables, même si en réalité elle n'était pas malade. C'était un stratagème, voyez-vous. C'est très difficile à

faire comprendre aux gens. Difficile de leur faire mesurer de ce qu'on est prêt à faire pour survivre et sauver sa peau. Les gens ne peuvent pas s'imaginer. Ils ne peuvent pas comprendre.

Ma mère était donc dans cette prison, puis elle a été transférée grâce à M^{me} Müller, qui m'a tenue à distance parce qu'elle a continué à me dire « si tu vas là-bas, ils vont te prendre aussi ». Mais je me souviens quand même d'une fois où j'y suis allée toute seule. J'ai vu ma mère une fois de loin, dans la cour de la prison. Elle portait des vêtements normaux. J'ai aussi parlé quelques minutes avec la personne qui, à la demande de M^{me} Müller, l'avait envoyée dans cet hôpital.

Il fallait faire très attention, dans l'Allemagne à l'époque, à ne pas se retrouver mêlé à ce genre de cas soi-disant « protégés ». Aider un Juif par exemple. C'était la dernière chose à faire. Pour être en sécurité, il fallait être dans un certain hôpital psychiatrique, intransportable. Mais les hôpitaux finissaient par être pleins, et les Allemands prenaient les gens et les tuaient. Par M^{me} Müller, j'ai appris que ma mère avait été emmenée et mise dans un transport. À ce qu'on m'a dit, ce transport n'est jamais arrivé à Auschwitz. Il a été gazé avant. Le train lui-même. Ils ont injecté du gaz dans les wagons et tout le monde est mort. Comme beaucoup d'autres, son transport n'est jamais arrivé jusqu'aux camps. Je ne l'ai appris qu'après la guerre, quand j'ai travaillé pour l'HIAS, la Société d'Aide aux Immigrés Juifs.

EVELYN UDRY : J'étais maintenant à Budapest. Je ne parlais pas un mot de hongrois. Je ne savais même pas comment dire « merci », ou « enchantée », rien. Je me suis dit « la seule chose que je sois capable de faire, c'est d'essayer de danser ». Peut-être dans une opérette, comme j'avais une formation classique. Je savais faire des pointes. Je pensais que ce serait une bonne idée, parce que je ne parlais pas hongrois. Alors je suis allée voir une agence de théâtre et j'ai passé plusieurs auditions. J'ai rencontré une certaine M^{me} Rosznay qui était propriétaire d'un théâtre. Sa fille m'a vue danser et grâce à elle, j'ai été acceptée. Au bout de six mois, je signais un contrat d'un an. À ce moment-là, ils m'ont dit « il te faudrait un nom de scène ». Elle a choisi « Evelyn Barnett ». Elle

l'a peut-être trouvé dans un livre. Je ne sais pas. Je ne connaissais personne de ce nom.

Donc je suis devenue Evelyn Barnett. Après plusieurs mois, je suis passée deuxième soliste – la première était la fille de M^{me} Rosznay, une danseuse fantastique. Mais la deuxième soliste devait chanter. « Est-ce que tu chantes ? », m'a demandé M^{me} Rosznay. J'ai répondu « oui. Dans ma salle de bains ! » Mais j'ai appris. J'y suis restée des années, sans arrêter de travailler. Entre-temps, Youri est retourné à Berlin, avec un faux passeport, et il a cherché à savoir ce qu'était devenue ma famille. Maman était partie. Il n'a pas réussi à trouver Ester. Il n'a pas réussi non plus à retrouver les amis qui avaient recueilli notre bébé. Une fille. Puis Youri a été envoyé dans un camp, près de la frontière roumaine, qui s'appelait Bohr. Quand le camp a été libéré en 1945, six personnes étaient encore vivantes – sur cinq mille neuf cents. Et l'une d'elles était Youri.

SONJA SZOBEL : Par coïncidence, Youri, le petit ami d'Evelyn, est venu à Berlin pour me chercher. Il était ami avec Rudy Svoboda, un jeune Tchécoslovaque. Ils m'ont emmenée à Budapest en 1943. La nuit de la Saint Sylvestre, le 31 décembre 1942, on est descendu du train. Rudy, Youri et moi. On avait de la neige jusqu'à la poitrine. Et on a marché. Chaque fois qu'on entendait quelque chose, il fallait se baisser, s'accroupir dans la neige. J'ai eu très peur. J'avais quinze ans à l'époque. On a passé la frontière sans papiers. Tout le monde était ivre et fêtait le Nouvel An. Youri nous a emmenés jusqu'à la maison de son père et de sa mère, et ils ont été très gentils avec moi. Evelyn est venue mais je ne suis pas restée trop longtemps là-bas, car ils m'ont dit « Sonja, ce serait mieux que tu ailles au *Lager*, là où vont tous les étrangers à Budapest ». C'était un camp. Parce qu'on n'avait pas le droit de circuler sans papiers quand on avait plus de treize ans. J'ai donc enfilé une petite robe et je me suis fait des tresses aux cheveux. Puis je suis allée là-bas, j'ai donné mon âge, et j'ai travaillé en cuisine. Juste pour obtenir des papiers en règle.

BILL : On est allés de Madrid à Lisbonne. Là-bas on nous a embarqués sur un paquebot, le Serpa Pinto. On a fait escale à Casablanca,

mais on ne nous a pas laissé débarquer. Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. Il faisait très chaud. On est restés à quai pendant des jours. Je n'en revenais pas de voir ces hommes sur le quai qui vendaient de l'eau dans des sacs. Je n'avais jamais vu ça ! Je trouvais ça *incroyable*. Ils transportaient leur eau dans des sacs en toile de jute qu'ils portaient sur le dos. D'autres se donnaient en spectacle en plongeant dans l'eau. « Donnez-moi un peu d'argent et je plongerai ! » Ce n'était pas vraiment un jeu, comme en Jamaïque. C'était... *Je veux vos pièces*.

De là, on est repartis pour Dakar. On dormait tous sur le pont et on vivait, littéralement, de biscuits et d'oranges. Ça a duré pendant toute la traversée de l'Atlantique, jusqu'aux Bermudes, qui a duré dix-neuf jours. Le bateau avançait très lentement, et il y avait des problèmes : il ne cessait de changer de cap, et personne n'avait l'air de savoir où on allait débarquer. On a été arrêtés par un U-boot, puis trois jours plus tard par un sous-marin britannique. J'avais peur qu'on se fasse torpiller.

Il n'y avait pas que des enfants sur le bateau. Il y avait aussi des marchandises, et quelques passagers réguliers. Je me souviens des joueurs d'échecs. Et de gens qui se disputaient – mais pas parmi les joueurs d'échecs. C'était très touchant. Il y avait un groupe de gens qui, quotidiennement, se disputaient violemment, à propos d'histoires privées j'imagine, auxquelles aucun d'entre nous ne comprenait quoi que ce soit. Je me souviens parfaitement du pont. On avait quelques couvertures et vêtements, mais on devait descendre au niveau inférieur pour se laver et utiliser les toilettes. Ils nous ont dit qu'on était en route pour l'Amérique, mais ça ne signifiait pas grand-chose pour moi. Ce fut une expérience longue et traumatisante.

Il me reste quelques souvenirs de la France, puis du voyage jusqu'à l'Afrique du Nord puis aux Bermudes. C'est assez vague, peu de souvenirs précis. C'était un peu, « on est montés dans le train, puis on est descendus, puis on a mangé dans un restaurant, puis on a passé la nuit dans une église ». Je me souviens des porches, des hôtels et des hôpitaux dans lesquels on a dormi mais je serais bien incapable de vous donner beaucoup de détails, hormis que tout cela était très banal. On est restés quelques jours ici, puis quelques

jours là-bas, puis on a dormi dans des bus. Et puis je me rappelle des disputes entre les passagers sur le bateau.

EVELYN UDRY: En 1941, les Allemands sont entrés dans Budapest. Ces mêmes Allemands que j'avais laissés derrière moi à Berlin. Un après-midi, je suis arrivée à une répétition et il y avait des gens que je n'ai jamais vus auparavant, en manteaux de cuir. Je me suis dit « ce doivent être des nazis ». Et bien sûr c'était le cas. Je me suis forcée à sourire tout en me répétant intérieurement « *Dimanovitch Rozsy. Dimanovitch Rozsy. Dimanovitch Rozsy* ». C'était mon nouveau nom. Pour la scène, je m'appelais Evelyn Barnett, mais ce nom-là était celui qui figurait sur mes papiers hongrois.

Pendant deux semaines je n'ai pas dormi. Je me disais « s'ils entrent dans ma chambre pendant que je suis en train de dormir, qu'ils me réveillent et me demandent mon nom, je ne suis pas sûre que je leur répondrai "Rozsy Dimanovitch" ». Et donc, pendant deux semaines, je suis restée éveillée toute la nuit. Et j'ai bien fait, car ils ont investi l'hôtel à trois heures et demie du matin, pour vérifier les papiers de tout le monde... Cette fois-là je suis encore passée entre les mailles du filet. Ça m'est arrivé onze fois en tout. Je maîtrisais désormais la langue hongroise. Pendant les contrôles, c'est la seule langue que je parlais. Si j'avais été contrôlée six mois seulement après mon arrivée en Hongrie, j'aurais été arrêtée. J'ai toujours senti les Allemands en eux. Ils connaissaient tous le hongrois, et c'était la langue qu'ils parlaient. Mais c'étaient quand même des Allemands.

ESTER CHICHINSKY: Si M^{me} Müller n'avait pas eu les contacts pour m'envoyer dans ce couvent, je ne serais plus parmi vous aujourd'hui. Je n'ai pas été sauvée par les Juifs. Je suis allée au Cœur de Jésus, un couvent du centre de Vienne. Au début, je croyais être la seule Juive parmi les enfants qui s'y trouvaient, mais j'ai fini par découvrir que c'était loin d'être le cas. M^{me} Müller, je ne l'ai jamais revue. On m'a raconté qu'elle avait été tuée dans un bombardement, en pleine rue. Si jamais j'arrivais à savoir où elle est enterrée, j'irais sans doute me recueillir sur sa tombe. Parce qu'elle m'a sauvé la vie. Elle savait qu'il n'y avait rien à faire

pour ma mère, mais elle a prouvé qu'elle était un *mensch*. Vous comprenez ce que je veux dire ? Même si elle n'a jamais pu voir ou parler avec ma mère, ce qu'elle n'a pas pu pas faire pour elle, elle a au moins essayé de le faire pour ses enfants.

M^{me} Müller m'a donc fait entrer au couvent. Là, sœur Bénédicte, qui savait que j'étais juive, m'a demandé si je me sentirais plus à l'aise en changeant de religion – mais elle ne me l'a demandé qu'une seule fois. Si j'avais accepté, j'aurais pu recevoir moi aussi la sainte communion, et tout le *schmeer*¹. Je lui ai expliqué très simplement que ce qui me faisait vivre, c'était mon respect pour moi-même et pour ma famille. Voilà qui j'étais. Si je devais survivre, je devais être prête à me battre; et si je devais mourir, alors autant mourir en étant restée moi-même. Elle a respecté mon point de vue.

J'étais là-bas quand Hitler a ordonné que toutes les églises rendent leurs cloches. L'armée allemande était en mauvaise posture en Pologne, et elle avait besoin du métal des cloches pour fabriquer des fusils et des balles. Je me souviens qu'une religieuse, sœur Manuela, a fait une légère crise cardiaque en apprenant la nouvelle.

Ils m'ont protégée jusqu'au début de 1943. Puis sœur Bénédicte est venue me voir et m'a appris que je n'aurais désormais plus le droit de quitter le bâtiment. Elle ne me disait pas que j'étais recherchée, mais que le couvent avait été placé sous surveillance. Ce que je trouvais le plus difficile à supporter, c'était qu'où que j'aille, je me retrouvais systématiquement entourée de religieuses – sans qu'on m'explique pourquoi pendant deux ou trois jours. C'est ainsi que j'ai su qu'on nous surveillait.

Une des religieuses m'a amenée jusqu'à son frère, qui était officier dans l'armée autrichienne et m'a prise en charge et m'a dit où aller. J'ai souvent eu des problèmes avec les gens qui mettent les Allemands et les Autrichiens dans le même sac, et j'en ai parlé plusieurs fois. Ce n'est simplement pas vrai. Je peux en témoigner. S'il n'y avait pas eu de bons Allemands, plus un seul Juif ne serait vivant aujourd'hui. L'église aussi nous a aidés. Je peux en attester. Beaucoup, beaucoup d'Allemands ont risqué leur vie, et il faut jamais l'oublier. Cette religieuse m'a donc amenée, non

1. Tout le tralala (expression yiddish).

pas en robe mais en tenue civile, à son frère qui m'a emmenée tout près de la frontière avec la Hongrie. Après avoir passé la nuit à Borgenlund, je suis allée me mêler aux travailleurs, et j'ai commencé mon périple. J'ai enfilé la longue jupe qu'on m'avait donnée, j'ai relevé mes cheveux, me suis maquillé le visage d'un peu de crasse et j'ai marché aux côtés de ces gens, jusqu'à arriver à un chariot sur lequel on s'asseyait, et on vous demandait « comment allez-vous ? » Je n'ai pas répondu, par peur d'être trahie par mon accent allemand.

Je suis allée aussi loin que j'ai pu. Quand les gens se sont assis pour manger, je ne les ai pas imités : j'ai couru vers les champs, où le maïs poussait très haut, j'ai couru et couru encore. Je me disais « soit tu vas vivre, soit tu vas mourir. Si on t'attrape, c'est fini pour toi ». Au bout d'un moment, je me suis assise et j'ai attendu qu'il fasse sombre. Alors je me suis hissée assez haut pour apercevoir le train. La patrouille de frontière faisait des allées et venues. J'ai essayé de calculer la fréquence de ses passages. J'ai estimé que la patrouille changeait toutes les vingt minutes.

Le lendemain matin, je suis arrivée à la gare. Il devait être environ six heures du matin. Il y avait là des milliers des gens, certains partaient travailler à Budapest, d'autres voulaient traverser la frontière. Le haut-parleur a annoncé, en hongrois et en allemand, « le train numéro tant va arriver. Merci de préparer vos billets ». Je n'en avais pas. Tout ce que j'avais, c'étaient des sous-vêtements de rechange cachés sous ma robe, et quelques adresses dissimulées dans une couture. J'avais de l'argent autrichien, mais cet argent ne m'était d'aucune utilité pour acheter un billet dans cet endroit. Quand on a dit aux gens de traverser, je me suis faufilée au milieu de la foule. J'ai réussi à monter dans le train, puis à me faufiler jusqu'aux toilettes. Mais je n'ai pas pu y rester longtemps, car d'autres gens voulaient les utiliser. Je suis donc sortie, puis je suis allée m'asseoir à une place.

Peu avant l'arrivée à Budapest, le train s'est arrêté. Le conducteur est entré dans la voiture. Si je me levais, si je bougeais, je pouvais être sûre qu'on m'attraperait très vite. J'ai dû par conséquent improviser un scénario. C'était la clé en toute situation pendant la guerre : ne jamais perdre son sang-froid. Je me suis baissée et

je me suis écriée « oh, mon chapeau est tombé! » Le conducteur m'a prise par le bras et m'a dit « vous, allez vous asseoir là-bas! » Quand le train est entré dans Budapest, je me trouvais dans un couloir, entre deux wagons. Impossible de sauter: je n'aurais pas su dans quelle direction courir. En sortant du train une fois arrivé en gare, je me suis retrouvée face à face avec le conducteur dans les escaliers. Il m'a regardée et m'a ordonné de le suivre. Mais il y avait des milliers de gens autour du nous. On n'aurait même pas pu faire tomber une épingle! Nous avons commencé à marcher, mais les gens nous poussaient de tous côtés. « Laissez-nous passer! », criait le conducteur. Je savais qu'il ne fallait sous aucun prétexte que je le suive où il m'emmenait. Alors j'ai marché sur le pied d'une personne, que j'ai poussée et qui est tombée. Puis une autre a trébuché sur lui, et j'ai réussi à m'extraire de la foule.

Je suis allée dans le quartier juif de Budapest, et je suis tombée sur un homme qui avait l'air juif. Il m'a dit d'aller dans une certaine rue où, me dit-il, il y avait un comité juif où l'on venait en aide aux jeunes filles. Comme j'étais stupide! Je suis allée à ce comité juif, et j'ai rencontré son directeur. Un homme méprisables, qui aurait mérité d'être pendu – pas seulement pour ce qu'il m'a fait à moi, mais aussi à des centaines d'autres, des filles comme moi... Il nous a expédiées toutes dans un camp communautaire à Budapest, où on nous a promis qu'on nous enverrait en Israël. Sauf qu'on nous a gardées jusqu'à ce que les Allemands arrivent. De là, on nous a mises dans le premier transport pour Auschwitz.

EVELYN UDRY: Pendant trois ans, j'ai dansé et chanté pour M^{me} Rosznay. Jusqu'à ce jour où le plus grand chef d'orchestre – et quand je dis le plus grand, c'était l'équivalent de Glenn Miller en Amérique – est venu me voir. Chappy. J'ai chanté dans son orchestre jusqu'au jour où les Allemands sont arrivés. Chappy refusait de jouer pour les Allemands – pas parce qu'il était juif lui-même, mais parce que cinq de ses dix-huit musiciens l'étaient. Malheureusement, ils les ont tous emmenés. Les musiciens restants ne voulaient plus jouer. Chappy a dit « pas question de jouer pour ces salauds ». M^{me} Rosznay, elle aussi, était juive. Son mari, en revanche, ne l'était pas. Mais ils ont quand même fermé leur

théâtre. Ils ont tué leur fils. Jula Rosznay, l'une des personnes les plus gentilles que j'aie jamais rencontré. Il avait vingt-huit ans. Puis les Russes sont entrés dans Budapest. Ils étaient différents des Allemands. Par cela, je veux dire qu'ils n'étaient pas des *marrants*. C'est le moins que l'on puisse dire. *Pas des marrants...*

BILL: On est arrivés à New York le 24 septembre 1941. Je me rappelle avoir aperçu la Statue de la Liberté, mais je me souviens surtout m'être dit qu'une nouvelle vie allait débiter pour moi. On nous avait prévenus qu'on allait être séparés à notre arrivée. Qu'on allait nous emmener dans un endroit à Pleasantville, dans l'État de New York, où on allait loger dans des dortoirs. Puis qu'on serait adoptés ou placés dans des familles d'accueil. Que des gens viendraient nous voir le week-end. Mais qu'on ne resterait pas ensemble.

Je suis passé par Ellis Island, mais je n'en ai guère de souvenir. Longues files d'attentes. Des valises et des sacs partout. J'avais avec moi mon *yarmulkah* et mon livre de prières. Et quelques photos de mes parents et de mes sœurs. Je ne me souviens pas avoir eu quoi que ce soit d'autre avec moi. Aucun objet auquel j'étais attaché, de jouets par exemple. De toute ma vie, je ne me souviens pas avoir aimé un jouet.

Je savais qu'on allait une nouvelle fois me séparer de ce à quoi je m'étais habitué: vivre et voyager avec ce groupe de gens. Je m'étais d'abord habitué à l'orphelinat à Berlin, puis à la vie au château de Chaumont. Ce n'était pas ma vraie famille, ce n'étaient pas mes sœurs, mais c'étaient les gens avec lesquels j'avais vécu pendant tous ces mois, voyez-vous? Et voilà que je débarquais en Amérique, et que ces gens me disaient que j'allais être accueilli dans une famille. Laquelle? Je l'ignorais. Eux-mêmes ne les connaissaient pas. J'allais vivre avec des gens que personne ne connaissait. Par conséquent, la question que je me posais intérieurement, c'était « qui sont ces gens qui vont m'accueillir chez eux? » Mais personne ne pouvait me répondre.

Sur les soixante-quatre enfants qui avaient quitté le château en France trois mois plus tôt, onze étaient arrivés jusqu'à New York.

BILL: On nous a mis dans un bus, direction Pleasantville, à deux ou trois heures de route dans le nord de l'État de New York. Là-bas, on nous a logés dans des casernes militaires, avec des dortoirs remplis de lits superposés. Je me souviens de ces dortoirs parce que, quand j'ai fait mon service militaire quelques années plus tard, c'était la même chose. J'avais la couchette du haut. C'est le premier souvenir précis que j'aie gardé, et il ne m'a jamais quitté. Les familles venaient le week-end, et regardaient s'il y avait parmi nous un enfant dont ils auraient voulu chez eux. Il y avait sans doute parmi eux des gens bons et mauvais, aux motivations très diverses. Mais un autre facteur entrait en jeu : à l'époque, au sein de la communauté juive de la région de New York, il y avait une volonté affirmée de prendre en charge ces orphelins juifs venus d'Europe. Le Bureau de Placement Familial Juif versait quarante-huit dollars par mois à ces familles, pour que le système ne se limite pas uniquement aux riches. Certaines personnes que je connais l'ont fait pour des raisons humanitaires. D'autres le faisaient parce que... « bon, au moins ça me rapportera six dollars par mois ». La première fois que je me suis dit que c'était aussi un *business* – à l'époque, je ne savais même pas ce que signifiait ce mot –, c'est en voyant la façon dont me parlaient certaines de ces personnes. Ces gens envisageaient de m'accueillir éventuellement chez eux, et ils me jugeaient. Il faut bien comprendre ça. L'un des facteurs les plus importants dans ma vie, qui en a influencé le cours, c'est l'attitude qu'avaient ces gens. On aurait dit qu'ils étaient dans une animalerie. Qu'ils réfléchissaient aux avantages et aux inconvénients d'avoir cet enfant chez eux... Aujourd'hui, je porte sur tout ça un regard beaucoup plus analytique. Mais sur le moment j'ai pensé « pourquoi ne veulent-ils pas de moi ? » Parce qu'aucune des familles qui sont venues, entre le 24 septembre et le 12 novembre, le week-end et parfois la semaine, n'a voulu de moi.

ESTER CHICHINSKY: On est arrivés à Auschwitz après trois semaines parqués dans des wagons ouverts. C'était l'hiver, la neige nous tombait dessus. On devait être dans les cinq cents au début du voyage – uniquement des femmes dans un premier temps. Mais

au fur et à mesure, des wagons supplémentaires, de plus en plus nombreux, sont venus s'ajouter au train. Il était si long, au moment de passer la frontière tchèque, qu'on ne pouvait plus en apercevoir le bout. C'est dire combien de wagons il y avait !

Une sélection était opérée. On voyait des gens être descendus du train. Mais de loin. Puis on entendait le bruit des balles. Arrivés à ce point-là, ce n'est pas que les gens deviennent indifférents. C'est juste que vous savez que vous serez peut-être le prochain. Et donc vous perdez votre peur. Vous essayez juste de survivre une minute supplémentaire. Plus tard, on a appris que les personnes sélectionnées étaient surtout des hommes.

Dès le premier jour, il ne s'est jamais arrêté de neiger. Tous les wagons étaient ouverts. On nous avait donné une couverture pour trois personnes, et des sortes de capsules métalliques. Quand les voitures étaient en mouvement, on ramassait la neige. Ça nous a permis de survivre. On ne nous donnait rien à manger. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était frotter la neige sur nos lèvres. Les premiers jours, les gens avaient encore des manières, de la décence. À la tombée de la nuit, ceux qui sentaient que leur fin était proche allaient s'allonger dans un coin du wagon. Mais au bout d'un moment, les morts se sont accumulés. Il y en avait partout. Alors on a commencé à s'asseoir dessus. Des gens mouraient, et d'autres s'asseyaient sur leurs corps. Peu à peu, on devient indifférent, incapable d'empathie. On devient un animal. On perd le contact avec la réalité de la vie.

On a essayé de former une chaîne humaine pour aider certains à sortir du wagon, mais les Allemands leur ont tiré dessus. La nuit, dans l'obscurité, quand on ne voyait plus rien, des gens déchiraient un morceau de leur couverture, le pliaient en deux et s'étouffaient avec. Une sœur, un frère, une mère. J'en fais encore des cauchemars aujourd'hui. Surtout quand je lis un article ou je vois un film. Il suffit d'un détail anodin pour que tout me revienne. Je suis sûre que beaucoup de gens ont vécu bien pire que moi. Mais pour autant, je n'arrive pas à me dire « allez, oublie tout ça ! »

Au camp, c'était pire encore que dans le train. Car voyez-vous, il y avait Birkenau, et non loin de là, Auschwitz. À l'arrivée, la voie décrivait un arc de cercle, et les trains tournaient autour. Certains

partaient sur la gauche, les autres sur la droite. Des S.S. étaient là et criaient « à gauche! À droite! À gauche! À droite! » Ceux qui s'accrochaient à leur enfant, à leur mari, leur sœur ou leur frère, on les séparait. Ils ne pensaient pas à la gauche ou à la droite. Leur unique préoccupation était de rester avec ceux qu'ils aimaient. Avec quelqu'un de leur famille.

Il y a eu quatre ou cinq situations très, très dures, avec lesquelles je vis encore tous les jours, du matin au soir, même si le soleil brille dehors, ou s'il y a de la musique, de la joie et des rires autour de moi. L'un de ces moments n'avait rien à voir avec la gauche ou la droite. Une femme, peut-être deux ou trois places avant moi, était avec sa seule famille – une toute petite fille qu'elle refusait obstinément d'abandonner. En plus de ça, elle était enceinte. Tout le monde pouvait le voir. Elle s'est mise à genoux et les a suppliés de lui laisser sa petite fille. Les nazis lui ont arraché l'enfant, l'ont jetée à terre et l'ont roué de coups de bottes. Ces choses-là, on ne les oublie jamais. Impossible de les montrer dans les films ou à la télévision, parce que ça ne semblerait pas réel. Personne ne voudrait croire que ça avait vraiment eu lieu.

À mon arrivée à Birkenau, j'ai été envoyée dans une partie relativement privilégiée du camp. On ne m'a pas coupé les cheveux, et je n'avais pas encore de numéro. Je ne réalisais pas encore très bien... Le matin du cinquième jour, un S.S. est entré et a crié « *les Juifs, dehors!* » On n'avait toujours pas de numéros. On nous a dit de marcher jusqu'à un vieux bâtiment en briques. On nous a fait entrer, puis on nous a ordonné d'enlever tous nos vêtements. Il y avait peut-être trois cents personnes avec moi, alignées en longues rangées de cinquante ou soixante chacune. On m'a donné un bout de tissu qui ressemblait à une serviette et un objet carré qui ressemblait à du savon. Puis « suivant, suivant! » Au bout de la file, j'ai aperçu des genres de bidons d'essence.

J'étais jeune et forte, bien proportionnée. Et nue, comme nous l'étions tous. Soudain, sortant de nulle part, une femme m'a attrapée et m'a sortie de la file. Elle m'a enfilé une grande cape en laine bien trop grande pour moi, et m'a repoussée à l'intérieur du camp. Cette femme, je ne l'avais jamais vue auparavant. Ce que j'ai compris plus tard, c'est que j'avais été repérée par la Résistance,

qui recherchait des femmes fortes. C'est pour ça qu'on m'avait sauvée des douches. Le même jour, on m'a tatoué mon numéro sur le bras : 8082. Peut-être avais-je un ange gardien. Quelqu'un qui veillait sur moi. Je n'ai pas la réponse. Mais c'est une question que je me suis souvent posée. Pourquoi *moi* ?

ROBERT HELLER : La Société Protectrice des Réfugiés Juifs, émanation de l'Association New-Yorkaise des Enfants Juifs, se trouve à seulement une heure et demie de route de New York, à la campagne. Elle a beaucoup changé depuis l'époque. Aujourd'hui elle accueille surtout des enfants issus de foyers à problèmes, qui sont envoyés là plutôt qu'en maison de correction. Les enfants Rosenberg y sont restés avant l'exécution de leurs parents, au milieu des années cinquante. Moi, j'y ai séjourné à partir de 1940 environ. Quand les enfants immigrés sont arrivés, j'étais déjà un grand enfant.

C'était une immense propriété, tentaculaire, à mi-distance entre Pleasantville et Thornwood. Elle s'étendait sur plusieurs kilomètres. Les bois alentour étaient si grands qu'on pouvait s'y perdre. L'école proprement dite était constituée d'une vingtaine de petites maisons en brique avec une cour au milieu, et d'un bâtiment administratif. J'y ai emmené mes enfants quelques années plus tard et mon fils m'a dit « on dirait une colonie de vacances ! » Ça ressemblait beaucoup à ce qu'on appelait les Levittowns¹.

Chaque maisonnette comportait deux dortoirs, chacun accueillant une dizaine ou une douzaine d'enfants. On couchait dans des lits superposés dont la charpente était en fer. Il y avait le groupe des petits, âgés de neuf à douze ans, et celui des grands, qui avaient dans les treize ans. Passé quatorze ans, il fallait partir. Les maisonnettes étaient autogérées. Chacune avait une mère et un père, et chaque dortoir avait son chef ou surveillant. Il y avait une ferme avec des poulets, et le lait venait d'une laiterie juste à côté. On pouvait aller en ville, mais les habitants étaient des chrétiens purs et durs, et franchement antisémites.

Il y avait un grand auditorium dans lequel on nous a réunis un vendredi pour nous présenter une douzaine de gamins qui venaient

1. Du nom d'un village de Long Island devenu le prototype des banlieues de masse américaines qui ont commencé à pulluler au lendemain de la guerre.

d'arriver. On nous a dit que c'étaient des réfugiés qui ne parlaient pas anglais, et que ce serait à nous de nous occuper d'eux. Pour une raison étrange, c'est moi qui suis devenu le « grand frère » de Billy. J'ignore pourquoi ou comment. Parce que ce n'était pas trop mon genre : j'étais plutôt un pitre, un fauteur de trouble.

Son allure à l'époque ? Je me souviens d'abord de son regard, de ses grands yeux. Il ressemblait à ces enfants qu'on voyait sur les affiches de CARE¹. C'est très, très précis dans mon esprit. Son visage était exactement le même que maintenant : c'était le visage d'un futur vieillard. On aurait dit un singe capucin ! Il y avait une douzaine d'autres enfants avec lui, mais je n'ai rien eu à faire avec eux. Avec Billy, j'avais une connexion. De tous les gamins qui étaient là, il sortait du lot. Je ne pourrais pas expliquer pourquoi. Peut-être qu'il était plus solitaire que les autres. Plus nécessiteux aussi. Il a touché quelque chose en moi. Pour une raison étrange, j'ai endossé le rôle de grand frère, et pourtant je n'étais le grand frère de *personne*.

BILL : Pendant neuf semaines j'ai attendu que quelqu'un me choisisse. Chaque fois qu'il y avait une visite, je m'efforçais d'être bien propre et présentable, parce que je ne voulais pas rester là-bas avec tous ces gens que je ne connaissais pas. Au fil des semaines, tous les autres enfants qui étaient arrivés avec moi sont partis. Sur les onze, il ne restait plus que moi. Debout devant ma couchette, le lit propre et bien fait. J'avais tellement envie qu'une famille me choisisse. Être exposé comme ça, comme un objet dans une vitrine, j'ai détesté ça plus que tout. Les semaines que j'ai passées à Pleasantville furent beaucoup plus pénibles pour moi que tout ce qui m'était arrivé jusque-là.

Certains des visiteurs parlaient allemand, d'autres yiddish, mais tous parlaient l'anglais, qu'évidemment je ne comprenais pas encore. Ils savaient que les gamins à qui ils parlaient venaient

1. Association humanitaire « de solidarité internationale non confessionnelle, apolitique et indépendante » fondée aux États-Unis en 1945 pour venir en aide aux populations européennes (l'acronyme signifiait à l'origine Cooperative for American Remittances to Europe, modifié par la suite en Cooperative for Assistance and Relief Everywhere).

d'arriver en bateau. Chaque fois qu'un couple était intéressé d'accueillir un enfant, on le laissait le prendre. Si on leur avait laissé le temps de les examiner de près, combien auraient été parfaits ? Les questions qu'ils posaient étaient presque toujours les mêmes. « D'où viens-tu ? Comment s'est passé ton voyage ? » C'était très, très limité. Je les regardais parler de moi dans une langue que je ne comprenais pas. Ça ressemblait beaucoup à la façon dont une bête regarderait des humains, ou l'inverse. « Tiens, qu'est-ce que ce serpent peut bien raconter à cet autre serpent ? » Je ne comprenais rien de ce qu'ils disaient. Mais je sentais qu'on me jugeait et qu'une décision allait être prise, fondée sur l'impression que je leur faisais. Comme quand on va chez le fleuriste choisir un bouquet, ou s'acheter une robe dans un magasin, ou un chien ou un chat dans une animalerie.

ESTER CHICHINSKY: Comme j'étais arrivée dans un convoi hongrois, on m'a mise avec les Hongrois, les Roumains et les Tchèques. Pas un seul Allemand parmi nous. Au début, les autres se méfiaient, parce que je ne parlais ni le hongrois, ni le tchèque. Ils étaient incrédules. Au début, on était huit dans chaque couchette, avec seulement deux couvertures. Alors on dormait à tour de rôle. Celui qui dormait à une extrémité devait se tenir au coin. Si l'un se retournait, tout le monde devait se retourner. On aurait dit des singes. J'étais sur la couchette supérieure: j'avais de la chance, parce qu'au moins j'avais un peu d'air.

Il y a une chose que je peux dire avec la conscience tranquille: je n'ai jamais fait de mal à quiconque dans le camp, jamais profité de personne, et jamais rien dit de mal à propos de qui que ce soit. J'ai aidé tous ceux que je pouvais aider. Parfois, il y avait des filles sur la couchette du bas qui n'arrivaient plus à se lever, alors pendant l'appel du matin, j'allais et venais d'un bout de la file à l'autre pour prendre leur place. Au bout de quelques jours, j'avais un peu tâté le terrain. Je suis devenue amie avec des résistants qui, grâce à leurs différents contacts, étaient parfaitement au courant de ce qui se passait. Plus d'une fois j'ai risqué ma vie pour d'autres gens, parce qu'eux aussi avaient le droit de vivre. Comme moi, ils n'étaient là que parce qu'ils étaient juifs. Il n'y avait pas d'autre raison. Je

n'ai jamais cédé aux pressions des capos ou aux intimidations des Allemands. Je n'ai jamais essayé de m'enfuir. Je me tenais tranquille quand ils lâchaient les chiens sur nous. Si vous tentiez de fuir, ils vous rattrapaient. Ce que je peux dire, en toute honnêteté, c'est que si on était décidé à se battre, alors on pouvait tenir le coup. Si au contraire on se laissait aller, c'était le début de la fin...

Je suis arrivée à Auschwitz à la fin de 1943. J'ai été libérée le 19 ou le 20 avril 1945. Sauf erreur de ma part, c'était le jour de l'anniversaire d'Hitler. Enfin je crois.

EVELYN UDRY: Il faut bien comprendre la situation qui régnait à Budapest. À droite, il y a Buda, et à gauche, Pest. Et entre les deux, il y a le Danube, qui coule en plein cœur de la ville. Moi, j'étais sur la promenade de Pest, où tous les grands hôtels sont alignés au bord du Danube, et les Russes sont arrivés du côté de Pest. Quand ils sont arrivés, les Allemands se sont retirés en traversant le fleuve à Buda. C'est à ce moment-là qu'a commencé la période la plus terrible. Les avions russes décollaient de Pest, volaient pendant une minute et demie et venaient bombarder Buda. Les Allemands, eux, décollaient de Pest... Et moi j'étais pile au milieu.

On s'était réfugiés dans un bunker, sous l'hôtel. Impossible de sortir. J'y suis restée quatre-vingt-onze jours. Quatre-vingt-onze jours sans voir le ciel. Quatre-vingt-onze jours à porter les mêmes vêtements. Je n'avais pas de paire de bas ou de culotte de rechange, rien. Les hôtels avaient leurs propres réserves de nourriture. Mais la dernière semaine, il ne restait plus rien à manger. Alors on a mangé du savon, du savon pour laver les vêtements. On mangeait des petits morceaux, des flocons.

C'est alors que les Russes sont arrivés. Ces gens-là n'étaient pas des êtres humains. Comment des êtres humains pourraient-ils faire ce qu'ils ont fait ? Ils ont violé toutes les femmes, à l'intérieur même du bunker. Un écrivain roumain qui séjournait dans l'hôtel avec sa femme, qui parlait russe, m'avait dit « Evelyn, quand ils s'approcheront de toi, surtout ne dis pas un mot de russe ». Pour moi, ils n'avaient même pas allure humaine : on aurait dit des guerriers mongols, ils n'avaient même pas de cous. Quand le premier s'est avancé vers moi, je me suis dit « baisse les yeux ou ils verront que

tu as peur d'eux ». Quand ils sont arrivés, l'écrivain roumain m'a désignée et leur a dit « faites attention, celle-là a la syphilis ». Voilà comment je leur ai échappé. D'autres n'ont pas eu cette chance, comme cette vieille dame de soixante-douze ans, dont la fille était assise à côté d'elle. Ils ont pointé un fusil sur la poitrine de sa fille et lui ont dit « fais attention, sinon tu seras la prochaine »... Si on survit à ça, alors on est guéri pour la vie de certaines choses.

BILL: Je ne me souviens pas vraiment des *gens* qui ne m'ont pas choisi; ce dont je me souviens, c'est du sentiment de rejet. C'était un peu « ils n'ont pas voulu de moi ce week-end »... multiplié par vingt-cinq ou trente couples. Et ce pendant *neuf semaines*. Neuf semaines de doutes.

Et puis la barrière de la langue. Ironie du sort, c'est ce qui m'a finalement sorti de là. M. et M^{me} Ehrenreich sont venus à l'orphelinat, et se sont tout de suite intéressés à moi parce que leur fils Roy venait de commencer à étudier au lycée de Bronx Science. Et la langue étrangère qu'il avait choisie était le français.

5

BILL: Alfred et Pearl Ehrenreich. Ils habitaient au 1635 de Montgomery Avenue, dans le Bronx. Il vendait des polices d'assurance. Il faisait partie des Chevaliers de Pythias¹. Je pense qu'ils sont venus au foyer parce qu'ils voulaient faire quelque chose de bien – autant pour leur fils que pour moi.

Elle, c'était une femme très chaleureuse, bonne, correcte, toujours désireuse d'aider. S'il fallait choisir une actrice pour l'incarner dans un film, ce serait Anna Magnani ou Katina Paxinou. Ma sœur Ester a le même genre de visage et de nature. Elle m'a accueilli. J'ai toujours des photos de moi quand je suis arrivé ici. À presque onze ans, je pesais à peine vingt-cinq kilos. Je souffrais de malnutrition. J'étais émacié, rachitique, et j'avais un problème de moëlle osseuse.

1. Organisation fraternelle et société secrète fondée en 1864, qui a compté parmi ses membres (qui seraient actuellement environ 50000) le président Franklin D. Roosevelt et le jazzman Louis Armstrong, et dont la devise est « amitié, charité et bienveillance ».

Elle m'a remis d'aplomb. Elle me passait de l'huile d'olive sur la peau tous les jours. Elle m'a très bien traité, très correctement. Quelques semaines après mon arrivée chez eux, c'était le 7 décembre 1941, le jour de Pearl Harbor. J'ai cherché à comprendre ce qui se passait. Les États-Unis venaient d'entrer en guerre. D'abord contre le Japon. Et un peu plus tard contre l'Allemagne.

ROY EHRENREICH: Il avait onze ans, mais on lui en aurait plutôt donné sept. Il ressemblait presque à un vieillard, mais en miniature. Il était très maigre, et un peu effrayé. Extrêmement réservé. Et terriblement désireux de plaire. Déconcerté, ne comprenant pas vraiment ce qui lui arrivait, et espérant être arrivé dans un endroit où il allait enfin se sentir chez lui. Je crois qu'il était soulagé de voir enfin quelqu'un qui soit capable de lui parler, fût-ce de façon hésitante, dans une langue qu'il comprenait. Avant que son anglais ne s'améliore, pour finir par devenir vraiment fluide, certains des gamins du quartier étaient désagréables avec lui et se moquaient de son accent. Vous savez combien les enfants peuvent être cruels les uns avec les autres. Et voilà que débarquait ce gamin avec son accent bizarre, qui n'avait pas encore vraiment compris le fonctionnement des choses. Le seul moment de ma vie où je me suis retrouvé mêlé à une bagarre, c'est quand on s'en est pris, Bill et moi, à deux gamins devant notre immeuble. Ça a surpris tout le monde, tout le monde était choqué – sauf mon père qui, lui, était ravi. Bill s'était battu avec un gamin blond, un dénommé Arthur Spierer, qu'on surnommait Whitey. Je revois encore le visage de celui contre qui je me battais, moi, mais je ne me souviens plus de son nom. Personne n'a été blessé. Mais je crois que ça a changé les choses. Je me souviens d'une question que Bill a posée le jour de Pearl Harbor. Il a demandé « mais pourquoi est-ce que, partout où je vais, il y a des problèmes? On dirait que ça me suit... »

BILL: J'ai été scolarisé à la P.S. 104, une vieille école primaire en briques rouges entre Featherbed Lane et Macombs Road, dans une classe avec des enfants de sept ans. Ma première institutrice s'appelait M^{me} Leibel. Elle portait une perruque. La raison pour laquelle je me souviens d'elle, c'est parce que quelques jours après

mon arrivée, un élève qui parlait allemand m'a dit qu'en Amérique, il était illégal d'écrire avec sa main gauche. Que je serais renvoyé si je ne changeais pas de main... Mais j'étais gaucher! Quelques jours plus tard, M^{me} Leibel m'a surpris à changer de main. Elle m'a arraché le crayon de la main et m'a dit « tu *dois* écrire avec ta main *droite* ». Je lui ai donné un coup de pied et sa perruque est tombée. J'ai été renvoyé de l'école.

À compter de la déclaration de guerre entre l'Allemagne et les États-Unis, je suis devenu l'*ennemi*. J'avais souvent des problèmes en rentrant de



l'école. Les gamins me jetaient des cailloux. Parfois, je me faisais taper dessus. Je me souviens d'une bagarre sur un toit. On était trois, et cinq garçons nous ont roués de coups. Plusieurs fois, un des gamins a crié « hé, sale Juif! » ou « salaud de youpin! » ou « retourne d'où tu viens – *sale boche!* » Certaines fois, je restais passif, et d'autres, je me défendais. Une fois, je me suis retrouvé face à trois garçons, et mon cerveau s'est demandé « que faire? Lutter aveuglément contre ces trois gars? » Ça a duré un moment, pas si longtemps finalement, environ un an, puis ça s'est arrêté.

J'ai été renvoyé de l'école une fois à cause d'une bagarre. Un mec m'avait craché dessus et je l'avais frappé en retour. C'était environ un an après mon arrivée dans le Bronx. Une autre fois deux gars s'en sont pris à moi pendant le cours de sports alors qu'on jouait au ballon. Ils m'ont vraiment fait mal. Ils hurlaient « espèce de Juif *allemand* – espèce de *nazi!* Tu es l'*ennemi!* Rentre chez toi! » Ça n'arrêtait pas. « Casse-toi! Rentre en Allemagne! » À ce moment-là, je commençais à parler couramment l'anglais. Alors j'essayais de leur expliquer... Que je n'avais *jamais* été allemand. Certes j'étais *né* en Allemagne, mais mes parents n'étaient pas allemands. Ce que je cherchais à leur faire comprendre, c'était que... Je n'étais *pas* celui qu'ils croyaient. Et que même dans le cas contraire... et *alors?*

Roy, Alfred et Pearl Ehrenreich avec Bill et Fluffy, leur chien, en 1942.

Mon frère Roy, en plus d'être mon ami, et finalement de devenir mon frère, a eu la sagesse de me dire: « apprendre l'anglais, ce n'est pas assez. Tu resteras toujours un étranger pour eux si tu ne perds pas ton accent ». Et c'est lui qui m'a aidé à travailler afin de corriger les « th » et les « r ». « *Sro ze boll* », « lance le ballon ». « *I can't remember zis* », « je ne m'en souviens plus ». Les « th » et les « r », c'est ça qui te trahit! Ce sont les deux défauts de prononciation dont les étrangers qui arrivent en Amérique ont du mal à se débarrasser. On s'exerçait ensemble, Roy et moi, en rentrant de l'école, dans notre chambre au premier étage, entre les deux lits. Je recopiais les phrases dans mon cahier avec des taches noires et blanches sur la couverture: les unes des journaux, Rommel, Eisenhower et Montgomery, Tojo et Yamamoto... Je les recopiais, puis je les lisais à haute voix et il me corrigeait.

ROY EHRENREICH: Pendant son premier hiver avec nous, il avait encore un accent très, très prononcé. Il avait assimilé énormément de vocabulaire, mais pas la grammaire. Un jour, il est allé faire de la luge dans une rue du quartier qui était en pente. Il y avait eu de très grosses chutes de neige et il n'y avait pas de voitures. Bill est rentré avec une grande plaie. Évidemment, ma mère s'est mise en colère. Il était clair qu'il s'était blessé assez sérieusement. « Qu'est-ce qui t'est arrivé, Bill? Qu'est-ce qui s'est passé? » Ça le fait toujours éclater de rire quand je l'imité comme ça: « moi *ici*. Garçon *là-bas*. Colline *ici*. Tout *blanc*! Tout *blanc*! Moi *descendre* colline. Moi crie, "*Attention, fou! Attention, fou!*". Lui pas entendre. Et puis *BOUM!* »

BILL: Je me rappelle encore combien j'ai été impressionné la première fois que je suis rentré chez eux. Pas tant par l'appartement lui-même que par l'idée que des gens habitent les uns au-dessus des autres dans des immeubles. Six étages avec ascenseur. Je n'avais jamais vu d'ascenseur auparavant. Dans leur appartement, il y avait un salon, une cuisine, une chambre à coucher et une autre pièce, la chambre de leur fils. Je partageais sa chambre. Il fallait traverser notre chambre pour aller dans la leur. Ils avaient vue sur le devant, nous sur le jardin, avec plusieurs

maisons en vis-à-vis. Montgomery Avenue était à deux rues de l'artère principale, University Avenue. Et à deux ou trois pâtés de maison, il y avait Tremont Avenue. Le carrefour entre University et Tremont. Andrews Avenue, Montgomery Avenue, Popham Avenue, Undercliff Avenue, puis le fleuve.

Quand mes parents recevaient, les femmes jouaient au mah-jong dans le salon et les hommes au pinochle dans la cuisine, et vers onze heures, ils faisaient une pause pour manger. Il n'y avait pas de télévision, mais on avait un transistor dans notre chambre. La radio était notre lien avec le monde extérieur. Il y avait aussi un poste dans la cuisine. J'adorais cette pièce! C'est là qu'on écoutait le hit-parade et des séries comme *Gang Busters*, *The FBI in Peace and War* ou *The Shadow*. Le midi, on rentrait déjeuner à la maison, et on écoutait *My Sister Ruth*, un soap qui passait à midi et quart. C'était super.

ROY EHRENREICH: Je n'ai jamais été un enfant très extraverti. Mes parents se désolaient que je n'aie ni frères, ni sœurs. Quand j'avais dans les onze ans, un enfant plus âgé que moi, Stanley, est venu vivre avec nous. Il vivait avec son père adoptif et, je crois, deux ou trois frères et sœurs, et leur situation financière était très difficile. Son père ne pouvait plus se permettre de le garder avec lui. On est très vite devenus très, très proches. Au bout d'un an environ, la situation financière de sa famille s'est améliorée et logiquement, elle a voulu le reprendre. Et donc il est reparti. Ce qui a eu, je pense, un impact assez fort sur moi. Pour la première fois, on m'avait donné quelque chose que je n'avais jamais connu auparavant, et soudain, on m'en privait... C'est à peu près à ce moment que le Bureau de Placement Familial a commencé à s'occuper des enfants réfugiés. J'étais trop jeune pour connaître la teneur exacte des négociations. Toujours est-il que mes parents ont voulu accueillir un autre enfant, pour la même raison, à savoir que j'aie de la compagnie. La différence étant que, dans le premier cas, mon rôle avait été celui du petit frère. Cette fois-là, j'étais le grand frère.

ISAAC AMATO: À partir de l'âge d'un an et demi, je suis passé successivement par un orphelinat, une institution et divers foyers de placement. Être placé dans une famille d'accueil, c'est complète-

ment différent d'une adoption. Bill était un enfant placé, situation dans laquelle on n'a pas de véritable statut juridique et personnel. On reste un étranger. On ne fait pas vraiment partie de la famille. On apprend à se débrouiller seul. On ne reçoit pas d'argent de poche. On n'invite jamais ses copains chez soi. Pas question de dévaliser le frigo. Pas le droit de contester : on n'est jamais dans la situation, habituelle pour les enfants « normaux », de se disputer avec ses parents. On garde avec eux un rapport poli, discipliné.

Dans mes familles d'accueil, les parents me demandaient parfois conseil à propos de leur enfant naturel. C'est quelque chose d'assez inhibant. En tout cas c'est comme ça que j'ai vécu en tant qu'enfant placé. Bien que je n'aie jamais parlé avec Bill de ces choses, la situation qu'il vivait était la même que la mienne. Quand tu étais placé dans une famille d'accueil, l'assistante sociale venait pour prendre les mesures de ta chambre, car elle devait faire au minimum une certaine taille. C'était incroyable.

Il a porté cette croix – vous appellerez ça comme vous voudrez – de tristesse. C'est cette dimension tragique qu'il y avait en lui qui m'a aidé à le comprendre de façon intuitive. J'ai connu sa famille d'accueil. Ces gens s'intéressaient vraiment à lui. En cela il a sans doute été plus chanceux que moi. Tous les enfants placés apprennent à ne compter que sur eux-mêmes, à se débrouiller par leurs propres moyens. Ils restent sur la défensive. Savoir si Bill était proche de sa famille d'accueil, je m'en fiche un peu. Disons que je ne suis pas persuadé qu'il se sentait *vraiment* très proche d'eux.

BILL: Est-ce que je les considérais comme mes parents ? Elle, oui, c'était ma mère. Lui n'a jamais été mon père. D'abord parce que je n'en avais jamais eu, mais aussi à cause de la personne qu'il était. C'était quelqu'un de correct, mais je ne peux pas dire que je l'aie aimé, ou que j'aie jamais éprouvé des sentiments profonds envers lui. Mon avis, en vérité, c'est qu'il avait épousé une femme formidable.

ROY EHRENREICH: Ce que je crois, c'est que mon père était très heureux de son mariage, mais pas ma mère. C'était aussi simple que cela. Non qu'elle ait fait une mésalliance. Ses parents n'étaient

pas très favorables à son mariage. Son père était avocat – pas forcément de très bonne réputation – à Manhattan. Mon père ne s'est jamais très bien entendu avec lui. Son propre père était boucher. Mon père a beaucoup souffert, je crois, d'avoir perdu l'excellent poste qu'il avait eu chez Burdine's, un grand magasin de Miami, au début des années trente. C'était sans doute lié à la Grande Dépression. Il était responsable des achats. Et je pense que le problème que ma mère avait par rapport à lui, c'était qu'après cet échec, il n'a plus jamais manifesté beaucoup d'ambition. Il s'est laissé porter. Il se débrouillait plus ou moins. Il a toujours eu du travail. La question n'était pas d'avoir un mari apathique, ou quelque chose de ce genre.

BILL: Il n'arrivait pas à intégrer l'idée que, professionnellement, il n'avait pas les qualités nécessaires pour arriver au-delà d'un certain point. Il faisait partie des millions de gens qui auraient rêvé de faire mieux, mais n'y sont jamais parvenus. Pour autant il n'en a jamais voulu au reste du monde. Il travaillait juste très dur. Il n'a jamais tenu un rôle très important dans ma vie, au contraire de ma mère adoptive, et de mon frère.

Concernant ma vraie famille, mon unique référence à l'époque, c'étaient les dernières nouvelles que j'avais eues d'eux, comme quoi ma mère était en Allemagne, ainsi que mes sœurs, hormis Rita qui était partie avant moi, vers une destination inconnue avec quelqu'un. Je savais que mon père était mort, et que Tolla et moi avions été envoyés en France.

Il m'a fallu un an pour rattraper mon retard à l'école. À douze ans, on m'a enfin mis avec les autres enfants de mon âge. La langue, je l'ai apprise en six mois; l'accent, il m'a fallu un an, un peu moins peut-être, pour m'en débarrasser. J'étais conscient que c'était une façon de m'en sortir. D'ailleurs, une fois que j'ai eu perdu mon accent, les enfants du quartier m'ont accepté. Puis j'ai changé d'école, j'ai quitté le P.S. 104 pour le collège Macombs, P.S. 82, sur University Avenue, juste à côté du cinéma Park Plaza. Ça a été un grand changement. Moins d'un an plus tard, j'étais New-Yorkais.

La confiserie Al's Candy Store... Elle se trouvait juste en bas de Montgomery Avenue, à l'angle de University Avenue et de la 176^e Rue. Il y avait une blanchisserie chinoise en haut de la côte; au coin de la rue, une pharmacie; et à côté de la pharmacie, la confiserie. Pour moi, les fondamentaux de l'économie américaine tiennent en trois prix: celui du *Daily News*, deux cents à l'époque; celui d'un petit pain, deux cents également; et celui d'une brique de lait, seize cents.

Ma mission, le matin, c'était de me lever puis d'aller au magasin. Ça ne me dérangeait pas. C'était une occasion de sortir. Et Roy, lui, ne voulait pas le faire. Moi, j'adorais. Il y avait une tempête de neige? *Super!* De la pluie? *Pas de problème.* J'allais sortir dehors. Croiser quelqu'un que je connais. Et deux heures plus tard, je serais de retour. « Hé, Bill, où sont les petits pains? » « Euh, j'ai croisé Sam, on est allés jouer au *stickball* et... » Religieusement, on m'envoyait à chaque fois chercher les mêmes choses: quatre petits pains, une brique de lait, et le journal. Parfois, on était à court de beurre, alors j'en ramenaiss aussi une plaquette. Comme il était rationné, on me donnait des petits tickets. De la viande, je n'en ai jamais acheté. Le journal, je l'achetais à la confiserie. Le lait, à deux portes de là. La brique de lait, les petits pains, le journal. Tous les jours. Comme une horloge.

ROBERT HELLER: Pour ma part, j'étais élève au collège Macombs – le 82. C'est là qu'on a repris contact, avec Bill, et si mes souvenirs sont exacts, c'est aussi là que j'ai fait la connaissance d'Ike Amato. J'avais là-bas une prof exceptionnelle, qui s'appelait Elizabeth Sheridan. Elle enseignait les maths, qui n'ont jamais été ma matière de prédilection, mais pour une raison que j'ignore, elle avait une préférence marquée pour un certain profil d'élèves. J'avais des problèmes avec le principal. Un vrai nazi! M^{me} Sheridan m'a pour ainsi dire adopté. C'est elle qui m'a donné le premier livre que j'aie jamais lu: *L'Éducation de H*y*m*a*n* K*a*p*l*a*n** de Leo Rosten. C'est ainsi que je me suis initié à la lecture.

BILL: M^{me} Sheridan avait un beau visage, avec des traits très nets, et elle coiffait ses cheveux en chignon. Elle était complètement

dévouée à ses élèves. Dans un film, son rôle aurait été tenu par Maggie Smith. Quand j'ai vu le film *Les Belles Années de Miss Brodie*, j'ai tout de suite pensé à elle. On peut dire que j'étais un élève à problème. Je me battais dans la cour, et deux fois on m'a pris en flagrant délit de petites magouilles – je vendais des vignettes de base-ball et j'organisais des parties de dés. Le principal, qui commençait à désespérer de mon cas, a demandé à M^{me} Sheridan de me parler. Elle me rappelait ma mère adoptive, parce qu'elle faisait ce métier pour les bonnes raisons: elle voulait vraiment enseigner, et elle se préoccupait vraiment des enfants. Avec elle, chaque enfant avait l'impression d'être quelqu'un. Une femme remarquable.

ISAAC AMATO: Bill était vice-président de l'association des élèves. À l'époque, on l'appelait encore Billy Grajonca. Il avait déjà une très forte présence. Impossible de le nier: c'était quelqu'un de particulièrement énergique. C'est l'impression qu'il donnait déjà quand il était gamin. Au collège, il écrivait des histoires, qu'il tapait à la machine et qu'il illustrait. Certaines étaient très jolies. Je me souviens d'une qui racontait l'histoire – réel ou imaginaire, je l'ignore – de son chien.

Une fois, notre prof de français, M^{lle} Redmond, une femme vraiment formidable, a demandé son nom à Bill et il a répondu « je m'appelle Billy Grajonca ». « Aucun diminutif ne sera accepté dans cette classe aussi longtemps que je serai votre professeur », lui a-t-elle rétorqué. Bill a éclaté en sanglots. Pour vous donner une idée de combien il tenait à son nom. « *Billy*. Mon nom est *Billy* ». Ça en disait long sur sa personnalité...

BILL: Je ne me souviens plus quand je l'ai découvert, mais j'ai su très tôt que les familles qui accueillaient des enfants étaient payées pour ça. Quarante-huit dollars par mois d'abord, puis la somme a été augmentée, elle est passée à cinquante-quatre dollars. Je n'ai jamais pas l'idée que quelqu'un participe à ma place aux frais de la maison. Je préférerais que cet argent vienne de moi, que je le gagne moi-même. C'était pour cette raison que je vendais des cartes de base-ball à mes camarades de classe, que j'organisais des parties de

dés dans la cour de l'école, et que je faisais tous les petits boulots que je pouvais trouver, après l'école ou le week-end. Payer ma famille d'accueil, c'était une façon de leur dire « vous êtes bons avec moi, merci, mais je ne suis pas à vous. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre paie pour ce que vous faites pour moi. Alors c'est moi qui paierai ». Ce n'est pas une idée qui m'était venue soudain, un beau jour: elle avait en fait germé pendant ces neuf semaines où personne n'avait voulu de moi.

Mon premier petit boulot, ça a été de distribuer le *Bronx Home News*. Puis j'ai été livreur pour une épicerie. Je connaissais un gamin qui était livreur pour la boucherie d'à côté. Quand il tombait malade, je le remplaçais. Et donc au bout d'un moment, j'ai commencé à travailler pour les deux, l'épicerie et la boucherie.

Le pourboire standard était un *dime* – dix cents. Parfois je tombais sur un connard qui me disait juste « merci » puis me claquait la porte au nez. D'autres fois, on ne me donnait qu'un *nickel* (cinq cents), mais le plus souvent c'était un *dime*. Et c'est resté à ce montant pendant pas mal d'années.

Ce que je préférais, c'était quand j'avais une livraison à faire au sixième étage. Je devais monter les six étages à pied avec tout un chargement: un carton avec des bouteilles de jus de pomme, des légumes, des pommes de terre, des boîtes de conserves très lourdes, peut-être deux ou trois sacs... Ça pesait *des tonnes*! Quand j'arrivais enfin tout en haut, je remettais tous les sacs à la dame, et alors les choses sérieuses commençaient. Elle me disait « attends, fiston! », et j'attendais... Tout garçon qui a commencé à gagner sa vie comme livreur pour une épicerie sait de quoi je parle – l'orgasme du claquement d'un *quarter* (vingt-cinq cents) contre la paume de la main, comparé à celle d'une banale pièce de dix cents.

Quand on me donnait un *quarter*, c'était comme si la personne disait « bravo! » à tous mes efforts. Autrement dit, qu'elle avait conscience de ce que je venais d'endurer pour elle. Un *quarter*! Généralement, c'est quand je livrais sur Undercliff Avenue qu'on m'en donnait, parce que les gens qui habitaient là-bas, dans ces grands immeubles, étaient riches: ils avaient arrêté d'obéir aux ordres, maintenant c'était eux qui en donnaient. Patrons,

comptables, propriétaires de magasins... Il fallait avoir les moyens, pour habiter dans ces appartements. Les gens qui avaient réussi dans la vie, c'était là qu'ils vivaient : sur Undercliff Avenue, ou sur Popham Avenue, au sixième étage avec vue sur la rivière. Habiter au sixième avec ascenseur, et avec vue sur la rivière, se faire livrer ses provisions... Vous savez combien de fois je me suis fait livrer mes courses à la maison ? *Zéro*.

À compter de 1944, si mes souvenirs sont exacts, j'ai ainsi été en mesure de payer moi-même à ma famille d'accueil ses quarante-huit dollars mensuels. Chaque mois, j'achetais également un titre d'emprunt de guerre d'une valeur de vingt-cinq dollars, au prix de vente de dix-huit dollars et soixante-quinze cents chacun.

Pour arrondir ses fins de mois, ma mère livrait des télégrammes. Roy l'aidait, et parfois je me joignais à eux. Chaque après-midi en sortant de l'école, je rentrais à la maison, je posais mes livres, puis je repartais livrer des provisions à l'Eagle Market. J'avais une bicyclette équipée d'un porte colis, ou plus exactement un tricycle, avec une vieille boîte en bois verte fixée sur le garde-boue avant, tenue en place grâce à un support en acier. Puis je rentrais pour l'heure du dîner, je faisais mes devoirs, puis je marchais jusqu'à la cour de l'école P.S. 82. Là, entre 19 h 30 et 22 h, on jouait au basket – des parties de douze paniers. L'équipe gagnante restait en place pour la partie suivante, et ainsi de suite.

Les week-ends où je livrais des courses, j'avais l'habitude de participer à des matches pendant mes pauses. Je garais mon vélo quelques minutes le temps d'aller faire quelques passes. Quand j'avais seize ans, Jack Molinas était le basketteur numéro 1. Il y avait aussi Eddie Roman de Taft ; Fatso Roth ; Ed Warner de Clinton ; Floyd Lane... L'équipe *all-stars* de la New York City high school, c'étaient mes héros. Dans la cour de l'école, on jouait pour l'amour du sport, mais il y avait quand même des enjeux. Par exemple, les matches de soft-ball qu'on y disputait le week-end. Le terrain était en ciment, très rapide – c'était du sérieux ! En tant que joueur, mon niveau était assez moyen. Ce que je préférais à l'époque, et encore aujourd'hui, c'était le *street touch*¹. Deux à sept gars dans chaque équipe. J'adorais ça.

1. Football de contact se pratiquant dans la rue.

Un peu plus loin, entre la 174^e et la 175^e Rue, *tout le monde* jouait aux billes. On posait une pièce de monnaie contre le rebord du trottoir, et il fallait la viser avec la bille. Si tu lançais ta bille depuis le milieu de la rue, tu gagnais un *nickel* si tu l'atteignais. Avec un *nickel* tu pouvais te payer trente ou quarante billes – c'était pas rien, un *nickel*! Si elle ne touchait pas la pièce, l'autre gardait ta bille. Si tu l'atteignais en lançant la bille depuis le trottoir opposé, tu gagnais un *quarter*. Un peu comme un trou en un pour un golfeur. Les joueurs lançaient des *missiles* pour essayer de gagner le *quarter*. Cinq à la fois – *bing! bing! bing!* Puis il y en avait un qui finissait par atteindre sa cible. Les gros durs disaient « ah ah! Il a calculé la courbe! » Mais si tu étais un joueur de billes de rue, tu la *connaissais*, la courbe. Un *quarter*, à l'époque, c'était cent, cent cinquante billes. « Un *quarter* et trois » – trois essais. Et au deuxième ou troisième essai – BOUM! Et là, tu décrochais le *gros lot!*

ISAAC AMATO: Bill a toujours été un grand amateur de sport. C'était un sujet dont on pouvait toujours discuter, parce qu'il adorait ça. Ça lui était resté de sa jeunesse à New York. Comme lui et moi étions tous deux des enfants placés, on n'était pas des amis proches au sens habituel : ça ne se passait pas comme ça avec les enfants placés. Il y avait de l'amitié, évidemment. Mais ça n'allait pas jusqu'à s'inviter l'un chez l'autre. Parce que dans certains quartiers du Bronx, on peut habiter à trois pâtés de maisons l'un de l'autre, et avoir l'impression de vivre dans deux mondes différents. Chaque rue avait sa population bien à elle.

BILL: Dans mon quartier, il y avait déjà au moins, à l'époque, soixante ou soixante-dix pour cent de gens de couleur, des Noirs notamment. Les Noirs travaillaient généralement dans l'entretien, pour la municipalité, ou dans les garages ou les ateliers de réparation. Des emplois de main-d'œuvre, comme on dit. Il y avait aussi beaucoup d'Italiens. D'immigrés d'Europe de l'Est. L'été, dans la rue, on entendait parler dans toutes les langues. Beaucoup d'Allemands, de Roumains, de Bulgares, de Russes et de Polonais.

L'University Avenue était très large – nos Champs-Élysées à nous ! Comme sur le Grand Concourse¹, il y avait un îlot au milieu, avec deux rangées de bancs sur lesquels les gens s'asseyaient l'été pour jouer aux échecs ou aux dames. Mais attention, c'était du sérieux ! C'était l'endroit idéal pour s'arrêter bavarder. Je me débrouillais toujours pour y passer même quand je ne sortais que pour aller chez le voisin ! À un pâté de maison et demi sur University, en direction du parc.

« Maman, ces vieilles chaussures de sport ne me vont plus. J'ai laissé mon autre paire chez Angie ». *Et hop !* J'étais déjà parti sur University Avenue. Je ne revenais que deux heures plus tard. « Désolé, maman, je me suis arrêté pour jouer au ballon ! » Je n'invente rien. C'est arrivé des *centaines* de fois. Ma maison était là ; la salle de billard de Percy était *là-bas*, deux pâtés de maison en contrebas, sur University Avenue. Un grand supermarché A&P où on allait faire les courses. Sur le trottoir d'en face, juste à côté de l'école, il y avait le cinéma Park Plaza, lieu de sorties par excellence. C'était un peu comme une *église* pour nous. Le point de ralliement des garçons et des filles. Pour moi, c'était plutôt garçons, garçons. Le samedi après-midi, on allait souvent au cinéma entre copains. Un an plus tard, on allait toujours au ciné entre copains, mais pour regarder les filles. Et deux ans plus tard, c'était « hé, regarde-le, il est assis à côté d'elle – à côté d'elle ! »

De l'autre côté de la rue, il y avait Ruschmeyer, qui vendait des glaces faites maison. Et juste à côté, l'Eagle Market et la boucherie. En face, toujours sur University Avenue, il y avait mon collègue, juste à côté du cinéma Park Plaza. Même lorsque j'ai été scolarisé à Clinton, c'est là que j'allais jouer au ballon. La cour n'était jamais fermée. Je sortais d'une séance de cinéma et je prenais la partie en cours. Entre 13 et 16 heures, on jouait au basket en demi-terrains, le foot de contact et le soft-ball. Tout ça symbolisait mon appartenance à la bande. Parmi mes partenaires de jeu habituels, il y avait notamment Alan Bernstein, qui dirige aujourd'hui la Maxwell Lumber Company dans le Bronx, Paul LeNoble, Stanley Turnover, Irving Levine... Et n'oublions pas les filles ! Ma première

1. Grande artère du Bronx, création de l'architecte d'origine alsacienne Louis Aloys Risse.

petite amie, Joyce Fliegler. Et puis Dolcie Ginsberg, Ursula Blum, Marjorie Holtag...

ROBERT HELLER: C'était le quartier huppé du Bronx. La population était en majorité juive et les enseignants l'étaient tous aussi, hormis deux ou trois Irlandais... Et il y avait peut-être un Noir pour deux cents Juifs, mais il y en avait. Les Irlandais, c'était sur eux qu'on tapait!

BILL: Je n'ai jamais fait ma bar-mitsvah. J'ai commencé à aller à l'école hébraïque, qui était juste en face de chez moi, mais je me suis disputé avec le rabbin, qui me reprochait mon manque de concentration. Je n'avais pas la moindre patience. Ça m'intéressait, je lisais l'hébreu, mais je n'étais pas assez studieux. Ma famille d'accueil n'était pas religieuse. Mon père ne savait pas lire l'hébreu. Je n'y ai pas réfléchi à deux fois, pour dire la vérité: la religion n'avait pas beaucoup d'importance pour moi – en dehors de certains faits de ma vie...

ISAAC AMATO: Bill et moi sommes allés en colonie de vacances ensemble, au Camp Wakitan, qui était administré par l'Association Juive des Services de Garde à l'Enfance. Il se trouvait dans la région de Bear Mountain, près du lac Stahe. On devait avoir quatorze ou quinze ans. C'était une colonie pour les garçons, qui était dirigée par Murray "Pop" Sprung, un avocat juif réputé qui, je crois, a participé plus tard au procès de Tokyo.

BILL: Je me souviens être allé au Camp Wakitan, dans le nord de l'État de New York. J'étais là-bas quand ils ont largué la bombe atomique. À la table du petit-déjeuner, quelqu'un lisait le *Daily News*, et nous a dit qu'on avait largué la bombe. J'ai soudain pris conscience du fait que si quelqu'un à l'autre bout du monde souhaitait ma mort, il pouvait me tuer. La puissance de cette idée me stupéfiait. Ce n'était pas « est-ce que quelqu'un va en larguer une ici aussi? », juste l'idée que c'était devenu possible. Je me souviens m'être dit « mes jours sont comptés. Je suis à la merci de quelqu'un ». Assis à cette grande table au Camp Wakitan, je me

souviens avoir pensé qu'il existait désormais une arme capable de nous annihiler tous.

L'ennemi n'était plus obligé de descendre de la colline, ou de te planter un couteau dans le ventre. Tout se passait dans les airs. La guerre n'était plus nécessairement centrée sur le combat d'homme à homme. L'article racontait que des bâtiments avaient été pulvérisés à des kilomètres à la ronde. *Des kilomètres!* Tu ne mourais pas à cause des éclats d'obus, mais à cause de la chaleur.

J'avais suivi la guerre en Europe de près. De *très près*. J'avais une mappemonde

dans ma chambre, avec des punaises. Cette guerre, j'étais impatient qu'elle se termine, pour des raisons beaucoup plus prosaïques que celle du Pacifique. Je ne comprenais ni l'une, ni l'autre, mais quand la guerre en Europe serait finie, j'espérais qu'on me dirait enfin où se trouvaient ma famille et mes amis.



Article paru dans l'édition du 28 octobre 1946 du *Bronx Home News*.

6

BILL: Mon prénom russe, c'était Volodia. En Allemagne, j'étais « Wolfgang ». Mes sœurs m'appelaient « Wolfy ». En France je suis devenu « Guillaume ». Mon ami Sammy Shtuck, au château, m'appelait « Gui ». Guillaume était l'équivalent français de Wolfgang. « Bill », c'est le diminutif familial. C'est un prénom qui ne veut rien dire. Absolument rien.

Je n'ai jamais adopté le nom « Ehrenreich », parce que j'ignorais ce qu'était devenue ma vraie famille. La question de l'adoption s'est posée très tôt, puis l'idée a été mise de côté et on n'en a jamais vraiment reparlé. Comment peut-on être adopté quand on ne sait même pas si on a une vraie famille ou pas? Dès le début, on a un peu discuté de ça avec le Bureau de Placement Familial. La raison pour laquelle on n'en a jamais rediscuté, c'est que je pensais qu'à la fin de la guerre, je retrouverais ma véritable famille.

La guerre s'est terminée en 1945. Peu de temps auparavant, le Bureau de Placement Familial Juif m'avait contacté pour m'apprendre que la HIAS, la Société d'Aide aux Immigrants Juifs, préparait l'envoi d'équipes d'enquêteurs dans les camps de concentration et les centres d'internement dès que la guerre serait terminée. Je me souviens m'être rendu dans un grand immeuble dans le sud de Manhattan, muni de toutes les photos et de tous les papiers que j'avais gardés de mon passé : photos de famille, lettres... Ils ont fait des copies de tout et les ont expédiées à ces enquêteurs. Je n'ignorais évidemment pas que des millions de gens avaient été massacrés. Et un jour, miracle ! Ils avaient retrouvé ma sœur, Ester. J'avais quatorze ans.

ESTER CHICHINSKY: Aussitôt après avoir été libérée de la prison de Spandau par l'armée américaine, j'ai voulu retourner à Berlin. J'avais maintenant dix-neuf ans. Je suis arrivée trois semaines après la libération de la ville. Avant, c'était impossible. L'immeuble où nous avons vécu avant mon départ avait été détruit dans un bombardement. Tout un côté de la rue avait été complètement rasé. Le quartier tout entier avait pour ainsi dire disparu.

Je suis aussi allée à Bergen-Belsen, pour voir si quelqu'un là-bas savait où se trouvait ma famille. On se cherchait tous les uns les autres. C'est difficile à imaginer. Les Hongrois, les Roumains, ou de différents *shtetlach*¹, se serraient les coudes. Et donc je suis allée à Bergen-Belsen, puis dans un camp à proximité où les gens séjournaient en attendant de savoir où ils allaient partir. À chaque fois, j'ai demandé « est-ce qu'il y a des Berlinoises ici ? » Et quand il y en avait, j'allais dans le quartier puis j'essayais de retrouver le pâté de maisons.

J'ai raconté à des gens que j'avais des sœurs en Hongrie. Il s'est avéré qu'ils étaient en partance pour la Hongrie, mais qu'aucun n'avait de papiers. Moi, j'étais une personne sans identité. Je les ai suppliés de me laisser venir avec eux. Et ils ont accepté. Dans le train, j'allais et venais sans cesse d'un wagon à l'autre pour éviter d'être contrôlée. Chaque fois qu'il y avait un arrêt,

1. Petite ville (d'Europe centrale ou orientale) comportant une forte communauté juive.

je descendais. C'est ainsi que je ne me suis pas fait attraper. À notre arrivée à Budapest, j'étais toute seule. J'ai réussi à trouver une vieille dame qui était une tante du fiancé d'Evelyn, et qui m'a aidé à la retrouver. Elle menait une vie complètement différente de la mienne. Elle avait échappé à la guerre, mais était très malheureuse. Elle ne pensait pas beaucoup à sa famille – disons-le comme ça. J'ai fait ce que j'ai pu pour être une bonne sœur. Mais j'avais un but *précis*. La famille. C'est une chose dont je reste très fière. D'avoir tout fait pour reconstituer notre famille. En tout cas, j'ai fait de mon mieux.

Je suis retournée voir la vieille dame, qui m'a dit où je pourrais sans doute obtenir des informations sur Sonja. J'ai découvert qu'elle était fiancée et dansait dans une troupe de ballet à Vienne. Il fallait donc que je me rende maintenant à Vienne, et ce, toujours sans le moindre papier ou document officiel. Dans le train, juste avant de passer la frontière, je me suis fait prendre par la patrouille des frontières hongroise. On m'a jetée dans une prison avec des contrebandiers et tout le toutim. J'y suis restée pendant deux ou trois jours, puis un après-midi, ils sont venus me chercher, et m'ont emmenée travailler dans les champs. J'ai réussi à m'enfuir et à passer la frontière, puis je suis allée aussitôt voir les autorités autrichiennes pour me rendre. Elles ont montré plus de cœur que les Hongrois. Un officier très gentil m'a demandé « vous n'avez aucun papier d'identité ? », et j'ai répondu « si, j'ai une carte d'identité... Mon numéro – c'est tout ce que j'ai ». Et je leur montre le numéro tatoué sur mon bras. Ils m'ont donné un laissez-passer pour reprendre le train.

Au bout d'un jour ou deux, j'ai retrouvé Sonja. Elle faisait partie d'une troupe de théâtre, qui comprenait des comédiens, mais aussi des danseurs. Je suis restée quelque temps avec eux, mais ils avaient un style de vie, en tant qu'artistes, qui ne me convenait pas vraiment. Pour moi, chaque minute qui passait était trop précieuse pour être perdue, alors je suis repartie pour l'Allemagne, en m'arrêtant dans tous les camps que je trouvais.

Je me suis retrouvée à Hanovre un vendredi soir, et à l'occasion d'un *oneg shabbat* j'ai fait la connaissance d'un homme dont on m'a appris qu'il venait ouvrir l'HIAS – la Société d'Aide aux Immigrants

Juifs. Je lui ai raconté mes pérégrinations. Il m'a emmenée à son bureau et m'a demandé si j'étais d'accord pour l'assister dans sa tâche. Il avait compris que j'étais moi-même à la recherche de ma famille, et il m'a dit qu'il pourrait m'aider aussi. C'est ainsi que j'ai commencé à travailler pour M. Kreitzer à l'HIAS.

La première chose qu'il m'a promise, c'était qu'à l'occasion du voyage qu'il devait effectuer prochainement aux États-Unis, il m'aiderait à trouver la destination finale du transport que Bill avait pris depuis la France. Il est parti pour New York où il devait participer à une grande conférence. Deux ou trois jours plus tard, j'ai reçu un télégramme, dans lequel il me disait qu'il avait retrouvé mon frère. Peu après, Bill et moi avons commencé à correspondre.

BILL: Au début, Ester ne savait pas ce qu'était devenue ma mère. Ce n'est pas par elle que je l'ai appris, mais par les dossiers de HIAS. Ce sont eux qui m'ont informé. Ce qui s'est passé dans ma tête, je pense, c'est que très tôt, je me suis construit, sans en avoir vraiment conscience, un mur à l'intérieur de moi-même. Je me disais « je suis seul au monde, je n'ai *personne* » – comme si j'avais vécu toute ma vie sur une île. Je savais qu'il me faudrait me débrouiller tout seul, et veiller à ne pas devenir trop proche de gens ou de choses, de crainte d'en être privé une nouvelle fois. Mon père, ma mère, mes sœurs ? Ils étaient *tous* partis. Alors à quoi bon rouvrir cette porte ? À quoi bon descendre du pont ? Tout ce que je risquais, c'était d'être détruit à nouveau. Alors avant de me relever vraiment, j'allais bien regarder tout autour de moi, en prenant mon temps. Puis essayer d'avancer. C'était la théorie, en tout cas. Très tôt, une coque protectrice s'est formée autour de moi. Je ne me souviens pas m'être jamais senti vraiment perdu, ou affecté émotionnellement par la perte de quelqu'un. Cela ne signifie pas que je m'en fiche, ou que je sois incapable d'aimer aussi profondément que la plupart des gens, ou de ressentir du chagrin. Ce que je sais, par contre, c'est que je m'étais préparé à cette perte depuis longtemps. Et donc je ne me retrouvais jamais complètement nu. Je demande souvent aux gens « quel âge avais-tu quand ton père est mort ? », ou « quand ta mère est morte ? » « Huit ans ». *Oh*. Tu as

grandi sans mère pendant toutes ces années formatrices ? Et tu n'as jamais eu de père ? En sachant cela, j'ai compris quelque chose de toi qu'il serait impossible d'exprimer avec des mots. Comme si on partageait tous les deux quelque chose que les autres ne pourront jamais comprendre.

ROY EHRENREICH: Non seulement Bill s'intéressait à la culture de la rue, mais pour lui, les gamins de la rue, c'étaient les *vrais* gamins. Ceux auxquels il pouvait le plus facilement s'identifier, et qu'il prenait d'une certaine manière en exemple. Je n'étais pas un modèle pour lui, je ne pense pas. Mon père non plus. Il ne voulait pas être comme nous. Ce qu'il voulait, c'était vivre sa vie. Ça a toujours été une motivation très forte chez lui : trouver comment faire les choses par lui-même. Et je crois que ça lui est venu très jeune.

Avoir réussi à gagner de l'argent tout seul lui a valu beaucoup de crédit dans la famille. Mais je pense qu'il en perdait une bonne part en dépensant son argent dans des choses qui n'étaient pas jugées intéressantes, que ma famille considérait comme frivoles. Les premiers temps, c'étaient sans doute des films.

BILL: Le Park Plaza avait un petit guichet rond sur le devant, très *art déco*. Les décorations rappelaient celle du Loew's Paradise. Il y avait un balcon – le Loew's Paradise en avait deux. Il y avait deux autres cinémas dans lesquels j'avais mes habitudes : le Zenith, sur la 170^e Rue, et le Mount Eden. Si on y allait avant dix heures du matin, la place ne coûtait qu'onze cents, et les cinq cents premiers avaient droit à une bande dessinée gratuite. Il y avait toujours deux films et un feuilleton. J'étais un grand fan du *Fantôme*. D'autres préféraient *Dick Tracy* ou *Terry et les Pirates*, mais moi, c'était le *Fantôme*. C'était un peu comme une émission de télé hebdomadaire : chaque samedi matin, j'allais voir le nouvel épisode des *Aventures du Fantôme*.

Le premier film que j'aie jamais vu aux États-Unis, je crois que je l'ai vu avec ma mère adoptive, et ça reste mon film préféré de tous les temps : *Les Quatre Plumes Blanches*, avec Ralph Richardson. Un film *incroyable* ! Et puis *King Kong*. Chaque année, au moins

une fois par an, le Zenith passait *King Kong* et *Gunga Din* dans le même programme. Avec le *Fantôme*, évidemment. À une époque, j'étais capable de rejouer *tous* les rôles dans *Gunga Din*, notamment Sam Jaffee dans celui de Gunga, Cary Grant, Douglas Fairbanks et Victor McLaglen. Ce que je préférais, c'étaient les drames et les films d'aventure; les comédies ou les films musicaux... jamais.

J'avais mes grands héros, et j'étais très influencé par le genre de rôles que certains acteurs jouaient et par leur manière de les interpréter. Paul Muni. J'étais *très* fan de Paul Muni. De Charles Laughton aussi. Mais le meilleur d'entre eux, et de loin, c'était John Garfield: *Nid d'espions*, *Le Vaisseau fantôme*, *Sang et Or*, *Le Mur invisible*... Garfield, pour moi, c'était Monsieur Tout-le-monde. Les rôles qu'il jouait étaient toujours ceux d'hommes victimes des caprices du destin. Il ne jouait jamais des types complètement mauvais. Même quand il jouait un méchant, je savais *pourquoi*: c'était parce que la société l'avait rendu comme ça. J'ignore si c'était lui-même en tant qu'acteur ou le regard du spectateur qui suggérait ça. Ce qui m'impressionnait chez lui, c'était sa façon d'exprimer toujours précisément les droits qu'il estimait avoir. Il avait la classe de la rue. Suis-je vraiment le mieux placé pour dire comment il m'a influencé? Qu'est-ce que mes héros ont fait pour moi? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je détestais Joan Crawford.

Même lorsque Garfield a joué dans *Destination Tokyo*, avec Cary Grant, où il faisait un numéro d'acteur dans une scène – « bon, tu veux que je joue ce rôle-là? D'accord, mais avec l'accent de Brooklyn, alors! » –, il était impérial. Parfaitement crédible. Dans *Sang et Or*, quand il tombe amoureux de la mauvaise actrice, ça me bouleverse. J'étais assis dans la salle et je n'avais qu'une envie, c'était de lui dire « espèce de crétin, tu ne vois donc pas le mal qu'elle va te faire?! » Dans ma vie, j'ai vu pas mal de mecs complètement contrôlés par des femmes, et aussi de femmes complètement contrôlées par des hommes. Exactement de la façon dont Garfield se fait piéger dans ce film-là.

Je n'ai jamais été studieux. Je n'ai jamais été curieux, hormis pour ce qui relevait de la survie. Je travaillais dur après l'école et j'aimais le sport. J'avais des bonnes notes parce que, chaque

fois qu'il y avait un contrôle, je bachotais: pendant deux jours, je faisais fonctionner ma mémoire photographique. Parfois j'écrivais des antisèches sur la paume de ma main, mais pas trop souvent. Le pire, c'était en physique-chimie.

« Quelle couleur voit-on en premier quand on regarde à l'intérieur du cou d'une grenouille ? » Qui était censé *savoir* à quoi l'intérieur du cou d'une grenouille pouvait bien ressembler ? « Et la durée d'incubation d'une chouette égyptienne ? »

Chaque fois que quelque chose n'avait aucun sens pour moi, je renonçais. Chaque fois que je me demandais « à quoi ça va bien pouvoir me servir de savoir ça ? », je ne l'apprenais pas.

J'étais bon en maths, en géographie et en histoire, et en anglais. J'étais mauvais en biologie et en chimie. Quand on t'explique le processus de combustion à l'intérieur d'un moteur de voiture, ou comment marche une batterie... Je n'en ai aucune idée ! À ce jour, ça reste un miracle pour moi quand j'appuie sur le bouton d'une télé et qu'elle s'allume.

J'ai failli intégrer l'équipe de natation du collègue DeWitt Clinton. Je nageais la brasse. Mais je n'y suis pas resté longtemps – je ne m'entraînais pas assez régulièrement. Pourtant j'étais motivé. J'aurais vraiment voulu faire partie de cette équipe.

ROY EHRENREICH: Le principal problème, du point de vue de mes parents, c'était qu'il se dispersait trop. Et aucune des choses qu'il faisait ne correspondait à ce qu'on attendait d'un jeune homme de son âge. Évidemment, c'était parce qu'il traînait avec les *mauvais* gamins. C'était le principal problème, je pense. Le reproche récurrent qu'on lui faisait, dans la famille, c'était qu'il allait finir par s'attirer des ennuis à force de traîner avec ces gamins-là...

BILL: On s'appelait les Pirates – le Club de rencontres athlétique des Pirates. Le Pirates S.A.C. Blouson jaune et vert. Notre point de ralliement se trouvait sur Andrews Avenue: une cave avec deux pièces. La semaine, si tu te pointais sans fille, ça allait encore. Mais le week-end, c'était obligé: tu devais impérativement venir avec une fille. J'avais seize ans quand je suis entré dans les Pirates. C'était assez jeune pour être accepté dans le club.

ROY EHRENREICH: La table de la salle à manger, le soir, était le principal espace de discussion. Le genre de chose qui mettait mes parents en colère, c'était qu'il arrivait systématiquement quinze ou vingt minutes en retard pour dîner. C'était un problème récurrent. La punition la plus grave, c'était de le priver de sorties. Ma mère était la plus sévère sur ce point. Mon père était celui qui, au bout d'un moment, finissait par céder et disait « allez, c'est bon, laisse-le sortir, va ! »

Je crois que ce qui leur posait problème, c'était que DeWitt Clinton était le collègue où les enfants du quartier étaient censés aller. Mais pour moi, la différence entre Clinton et Bronx Science n'était pas négligeable. Les enfants que je fréquentais étaient généralement de bons élèves, responsables; ses copains à lui étaient plus sauvages, moins responsables. J'étais le studieux, et lui le sauvage. Ce n'était pas un mauvais garçon. Je pense qu'ils considéraient son attitude comme irresponsable, pas assez sérieuse. En cela, leur vision des choses était typiquement celle des Juifs américains. Ils n'appréciaient guère ses copains, qu'il amenait très rarement à la maison. Il avait tendance à rentrer en retard. Tout ça... Ce n'était pas tant que c'était un mauvais garçon – il n'a jamais eu de problèmes vraiment sérieux. Mais disons qu'ils auraient sans doute préféré qu'il soit comme moi...

BILL: Je suis devenu très ami avec un gars qui s'appelait Jerry Sontag, qui autant que je sache bosse aujourd'hui comme routier. C'était un peu le John Garfield de la bande: grand et musclé, beaucoup d'humour. Il était le meilleur joueur de *street ball* – ou de n'importe quel autre sport – que j'aie jamais vu. Aujourd'hui encore, si je le recroisais, je le regarderais avec respect. C'est le premier type que j'aie rencontré qui pouvait indifféremment marquer des paniers avec l'une ou l'autre de ses mains. Qui étaient très grandes. À dix-sept ans, j'ai commencé à fréquenter assidûment les soirées dansantes latinos. J'avais besoin de sept cent cinquante dollars pour m'acheter une voiture. C'est devenu une question essentielle.

ROY EHRENREICH: Je pense qu'à plusieurs occasions, nos parents lui ont fait comprendre qu'il n'y aurait pas assez d'argent pour

lui payer des études dans une université lointaine. Je pense qu'ils culpabilisaient moins parce qu'ils ne pensaient pas vraiment qu'il était susceptible de faire un jour ce genre d'études. Quand il a passé son diplôme universitaire, j'étais étudiant à Penn. J'avais tous les avantages – aucun doute là-dessus. Je me suis toujours senti un peu coupable d'avoir été nettement avantagé durant cette période. Je veux dire, j'étais le petit saint de la famille, celui qui ne faisait jamais de bêtises. Alors que Bill, lui, était celui qui se tapait sans cesse sur le pouce avec son marteau.

BILL: Pendant une partie de ballon, du temps où j'allais au collège DeWitt Clinton, je me suis cassé un os du poignet droit. On m'a alors envoyé à l'hôpital Montefiore. Ensuite j'y suis retourné régulièrement, pendant quatre ou cinq mois, pour poursuivre le traitement. L'os a fini par se remettre en place, mais je n'ai jamais dit à personne, à l'école, que je n'étais plus censé retourner à l'hôpital. Et ainsi, pendant les trois ans qui ont suivi, je me rendais tous les mardis dans les cinémas du centre-ville, le Strand, le Capitol ou le Paramount. C'est là qu'a commencé ma grande exploration de la ville de New York.

J'arrivais là-bas vers dix heures du matin, juste à temps pour la première séance. Les projections étaient séparées par des numéros musicaux ou autres. J'ai vu là-bas, entre autres, Xavier Cugat avec Abbe Lane; les Ritz Brothers; l'orchestre de Count Basie avec Billy Eckstine... Il y avait toujours un jongleur, un comique et enfin la tête d'affiche. Phil Spitalny et son orchestre *all-star*, avec en *guest-star* Evelyn et son violon magique! Je restais trois ou quatre sets, surtout quand il y avait Billy Eckstine. Il me rappelait Charlton Heston descendant de la montagne avec ses tablettes en pierre dans les mains. Il y eut aussi Dean Martin et Jerry Lewis, mais plus tard. Sinatra, quelques fois. L'orchestre de Tommy Dorsey. Les Nicholas Brothers, deux incroyables danseurs de claquettes. Et aussi Rudy Cardenas, un jongleur. Qu'il était mauvais, celui-là! Jusqu'au bout j'ai espéré qu'un jour il arriverait enfin à les lancer en l'air en même temps, ses neuf assiettes! Vous imaginez un peu? Juste une fois! Parfois, j'apportais un casse-croûte.

J'y allais en métro, parfois à pied. J'étais un sacré marcheur. Il m'arrivait d'aller à pied du Bronx au centre de Manhattan. Ça prenait dans les trois ou quatre heures, et autant dans l'autre sens. J'ai fini par devenir comme Sabu, le jeune meneur d'éléphants : au lieu de courir, je marchais, je marchais et marchais encore... Dans tous les quartiers que je traversais, je regardais tout ce qui passait à portée de mon regard. J'étais un genre de papier buvard : j'absorbais. J'étais beaucoup moins curieux de ce qu'il y avait écrit dans les livres que de ce qu'il y avait là, autour de moi. Je marchais jusqu'à Battery Park. Manhattan me fascinait. J'allais faire un tour dans Harlem. *Spanish Harlem*, c'était incroyable ! Quand je traversais ce quartier, je me retrouvais en minorité. C'était un monde très différent du mien. Lenox Avenue, 7^e Avenue, Amsterdam... À l'époque, je connaissais sans doute aussi bien les rues du Bronx et de Manhattan que n'importe quel chauffeur de taxi.

7

BILL : Mon père et moi, on ne s'est jamais beaucoup parlé. On se parlait rarement des choses vraiment importantes, de mes devoirs scolaires ou de mes problèmes dans la rue. Il travaillait dans l'assurance. Et il jouait aux cartes – au bridge, au rami ou au pinochle – avec d'autres locataires de l'immeuble, ou avec Irv Lustgarten et Al LeNoble, qui habitaient juste en face. Deux ou trois personnes à l'étage, aussi. Et Arthur, qui habitait en dessous de chez nous.

Je ne me confiais pas non plus à ma mère, mais je savais que je pouvais lui parler en cas de besoin. Si mon frère n'était pas disponible, c'est à elle que j'allais parler. Il y avait d'un côté moi avec ma mère ou mon frère, et de l'autre mon père. Pour autant, mon frère et moi, on ne se fréquentait pas beaucoup. Mais on était quand même proches. La maison était un genre de terrain neutre pour nous.

Puis un soir j'ai rencontré une fille de Brooklyn dans un bal. J'avais dix-sept ans, presque dix-huit, et j'étais en terminale à Clinton. J'avais commencé à descendre régulièrement dans Manhattan et dans le Queens avec des copains. Aucun de nous n'avait encore de voiture, alors on y allait en métro. À l'époque, les bals *latinos* étaient

annoncés dans le *Post* et le *Bronx Home News*. À la fin des années quarante et au début des années cinquante, les Juifs et les Latinos étaient très proches. Dans tous les hôtels des Catskills, les orchestres latinos étaient toujours en tête d'affiche, devant les orchestres plus « chicos ». Le vendredi et le samedi soir, il y avait des bals dans les quartiers juifs de Queens, comme Rego Park, ou au St. George Hotel à Brooklyn, ou encore au Starlight Ballroom dans le Bronx.

La première fille dont j'avais été amoureux s'appelait Joyce Fliegler – mais c'est un autre mec qui l'a eue... C'était du temps des Pirates. Mon premier gros chagrin d'amour. Un samedi après-midi, Joyce m'a dit qu'elle ne pourrait pas aller au

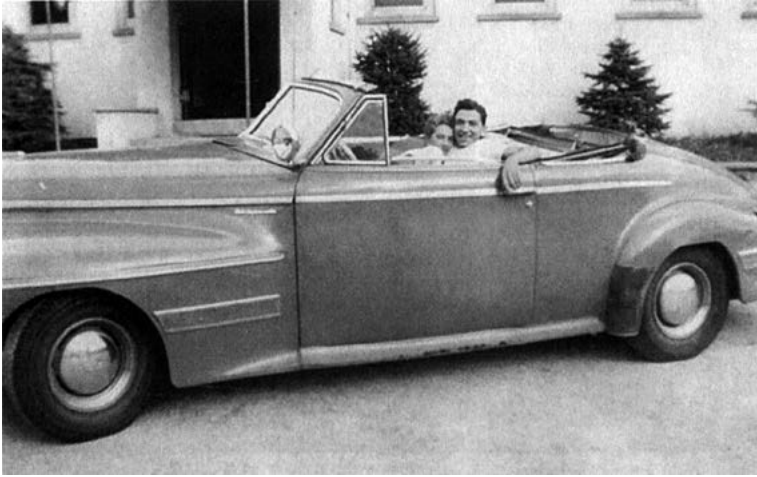
cinéma avec moi. Et ça n'a pas manqué: je m'assois dans la salle du Park Plaza, et quelques rangs en contrebas, j'aperçois ce type qui faisait partie de notre club. Il avait ses bras autour d'une fille, et c'était Joyce. Lui ne m'a pas vu, mais moi je les ai vus. Ils sont sortis du cinéma et ont marché ensemble en descendant la côte – elle habitait juste en bas. Il pleuvait à verse, j'étais sur le trottoir d'en face. J'ai regardé où ils allaient. Je les ai vus entrer dans sa maison. Il y avait une porte vitrée. Le verre était épais, on ne pouvait pas vraiment voir à travers, mais je l'ai vu l'embrasser sur le pas de la porte, derrière cette vitre épaisse et humide. Et moi j'étais là à les regarder, complètement trempé. Je me suis dit qu'il avait bon goût. Et qu'elle était une sacrée connasse.

Mais le temps a passé. Et donc j'ai rencontré cette fille à un de ces bals, qui habitait Brooklyn, et je suis tombé amoureux d'elle. J'ai décidé de revendre mes emprunts de guerre pour m'acheter une voiture. Sept cent cinquante dollars. J'étais persuadé que si



Bill avec Joyce Fliegler, en 1948, dans le Bronx.

Bill et Alice
à Brooklyn
avec,
comme
toujours, la
capote de
la voiture
baissée.



je demandais la permission à mon père, il me l'interdirait. Qu'il m'aurait trouvé trop jeune pour avoir une voiture. C'était un type très sourcilieux quant au respect des règles. Ma mère aurait accepté, tant que ça me faisait plaisir.

Le modèle que je convoitais était un cabriolet Oldsmobile vert clair de sept ans d'âge. Transmission automatique, changement de vitesse sur la colonne de direction; autoradio et chauffage; sièges en cuir. Et le toit ouvrant, qu'à l'époque déjà je ne voulais jamais fermer. Sept cent cinquante dollars.

J'ai décidé de n'en parler à personne. Je me suis débrouillé pour que le permis et les papiers soient envoyés à l'adresse de mon copain Jerry Sontag. C'est lui qui m'a appris à conduire. Je garais toujours la voiture sur Undercliff Avenue. Pour aller la récupérer, je devais prendre University, puis Andrews Avenue, Montgomery, Popham... Ensuite il fallait descendre ce grand escalier, jusqu'où habitaient les gens riches, au bord de la rivière. Je savais que mon père ne serait jamais allé garer sa voiture sur Undercliff Avenue. Ce n'était même pas dans le quartier juif: c'était là où vivaient les patrons *goyim* – les gens qui lisaient beaucoup de livres. Je ne la prenais *jamais* pour aller à l'école. Seulement pour aller voir Alice, qui habitait le quartier de Brighton Beach à Brooklyn. J'inventais toutes sortes d'excuses pour y aller. Je ne me contentais jamais de

simplement sortir, prendre la Popham Avenue pour aller jusqu'à la voiture. C'était un peu comme dans *L'Énigmatique Monsieur D...*, le film avec Robert Mitchum. Mon itinéraire était en forme de grand carré: en sortant, je descendais la côte jusqu'à Andrews Avenue, puis je prenais University, que je descendais jusqu'à la 174^e, puis je remontais Andrews jusqu'à Montgomery puis à Popham, et je descendais l'escalier jusqu'à la voiture. Même quand je la garais là, je me garais toujours derrière un arbre. Pour la camoufler. J'étais un peu fou. Je m'imaginai mon père passant là-bas en voiture. Même si évidemment il n'aurait jamais pu deviner que cette voiture était à moi! Mais s'il me voyait en sortir? Ou quelque chose comme ça. Alors je ne prenais jamais le moindre risque.

Pour autant que je sache, personne de plus de vingt ans ne connaissait l'existence de cette voiture. Six ou sept mois ont passé. Et puis un jour je suis rentré de l'école et mon père était là, ce qui était très inhabituel. Pearl devait lui avoir téléphoné au travail, ou quelque chose comme ça. Dès le moment où j'ai franchi la porte, il y avait sur son visage quelque chose que je n'y avais jamais vu auparavant. Pour la première fois, il avait l'air de faire vraiment attention à moi. Il est entré dans la cuisine, m'a désigné la table du doigt et m'a dit « explique-moi ça ».

Sur la table, il y avait un courrier de l'association des Vétérans des Guerres Étrangères. Ils vous envoyaient des plaques d'identité métalliques avec votre numéro d'immatriculation dessus, avec des petites fentes pour introduire des pièces de monnaie et les leur envoyer. « Eh bien, papa... » Je lui ai dit la vérité. « Pourquoi tu ne m'en as pas parlé? »

– Je pensais que tu m'aurais interdit de m'acheter une voiture.

Là, il s'est vraiment mis en colère. Il a enlevé sa ceinture, a pris la boucle dans sa main et m'a dit de baisser mon pantalon.

– Non. Pas question de te laisser faire ça.

– Viens par ici, et baisse-toi!

Ma mère est entrée dans la pièce, mais il lui a interdit de s'en mêler.

– Tu vas faire ce que je dis! »

Je me souviens avoir empoigné son bras, celui avec lequel il tenait la ceinture. Il n'avait jamais levé la main sur moi auparavant. Il m'engueulait parfois quand je rentrais en retard. Mais il n'y avait

jamais rien eu de physique. Jamais de violence. Il était plutôt trapu – un mètre soixante-dix, soixante-douze. Moi je devais mesurer cinq centimètres de plus que lui, ou un peu plus. Mais j'étais assez mince. Lui, c'était un homme. J'ignorais s'il était capable de me mettre une raclée. Mais il n'était pas question de le laisser me frapper avec cette ceinture. J'ai levé ma main en l'air pour l'arrêter, puis j'ai saisi la ceinture des deux mains pour l'empêcher de l'utiliser. C'est à ce moment qu'il a compris que physiquement, il ne me dominait plus. Que désormais j'étais capable de lui tenir tête.

Ni lui ni moi ne l'avons vraiment compris sur le moment. Mais je le sais maintenant. Ce que ça signifiait, c'était qu'il ne serait *plus jamais* question de nous mettre en colère l'un contre l'autre. Que non seulement il ne pouvait plus se le permettre, mais qu'il n'aurait *plus jamais* la même emprise sur moi. C'était un moment assez triste. On n'a pas échangé un mot de plus. Plus tard, je suis allé le voir pour m'excuser. « Je suis désolé pour la voiture.

– Tu aurais dû m'en parler.

– Tu as raison. Mais je ne pensais pas que tu me laisserais.

– Sans doute pas ».

Je regrettais un peu que ça se soit passé comme ça. À quoi bon ? Je voulais qu'il me donne un exemple de ce à quoi sert un père, mais il n'avait simplement pas ça en lui. Ce que j'aurais voulu, c'était quelqu'un qui serait sorti dans la rue avec moi pour jouer au ballon tous les deux... Ça, avec mon père ? *Jamais*.

ROY EHRENREICH: Il y a eu beaucoup de petits incidents, mais jamais d'intimidation, ou même quoi que ce soit de physique. Ce qui se passait, c'était que dans notre foyer, Bill était une sorte de membre de seconde classe. Et ça découlait avant tout du regard que mes parents portaient sur moi. J'étais la cause de cela, même si c'était involontaire. À l'époque, la voiture représentait le signe extérieur de réussite par excellence. C'était très important pour Bill d'avoir la sienne. Personnellement, j'ai jamais vraiment désiré avoir une voiture. Il faut dire que je souffre d'une forme particulière de daltonisme, et qu'on m'avait dit à l'armée que je serais dangereux si je prenais le volant. Par conséquent je n'ai jamais appris à conduire, et même jamais essayé.

BILL: On m'a attribué une bourse, celle de la Fondation Carl Wallach. Tant de dollars par mois pour payer mes études. J'ai décidé de prendre quelques cours d'arts libéraux au Brooklyn College. J'ai trouvé un petit boulot à la librairie Barron's: gestion des stocks, rangement, quelques courses aussi... Pour le magasin de musique d'à côté aussi. J'allais à la fac en métro, parce que ma voiture est tombée en rade. Elle a claqué au bout d'un an, et je l'ai revendue pour deux cents dollars.

J'ai arrêté de voir Alice parce que son père ne m'aimait pas. Elle était issue d'une famille chrétienne italienne, et moi j'étais un Juif du Bronx. C'était une période très étrange pour moi. J'étais assez tourmenté. J'ai continué à aller au Brooklyn College pendant toute l'année 1950 et une partie de 1951. Pour une raison stupide, j'ai intégré l'équipe de football. J'étais bien parti pour jouer en ligne de fond ou en sécurité défensive, mais je me suis cassé le bras dans une mêlée.

J'ai commencé à fréquenter l'Apollo Theater avec Jerry Sontag, qui a toujours fait partie de ma vie. Jerry *était* New York pour moi. Si tu lui disais « je vais aller faire du ski dans le New Hampshire » ou « je vais passer quelques jours en Californie », il te dévisageait d'un air incrédule et s'exclamait « mais *pourquoi*?! » À quoi bon quitter, ne serait-ce qu'une journée, l'île de New York? À l'Apollo, on a vu Arthur Prysock, Cab Calloway ou Al Hibbler. Aussi loin que je me souviens, mes disques préférés, c'étaient les premiers 78-tours de musiciens *latinos* comme Pupi Campo, Xavier Cugat ou Esy Morales. Mon amour de la musique latine a grandi, je pense, en même temps que mon intérêt pour les femmes. À force de les regarder et de les voir bouger. Cette relation rythmique entre musique et sensualité.

J'ai commencé à aller au Palladium, à l'intersection de la 53^e Rue et de Broadway, pendant mon année de terminale. L'entrée coûtait un dollar cinquante. Le soir à ne surtout pas manquer, c'était le mercredi. Je partais de chez moi, j'allais au lycée, puis je revenais dans Manhattan vers huit ou neuf heures du soir, et j'allais au Palladium. Je laissais mes cahiers au vestiaire et je dansais pendant des heures sans m'arrêter, jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Parfois, j'enchaînais directement avec les cours à Brooklyn sans dormir.

Je n'ai jamais cherché d'ennuis ou ressenti le moindre problème là-bas. Je n'allais pas draguer les filles. Je ne me suis jamais senti menacé, même si je savais qu'il s'y passait beaucoup de choses pas très nettes. Tous ces types en chaussures avec demi-guêtres, avec leurs cannes et leurs chapeaux bizarres. Il y avait les Latinos d'un côté et les Noirs de l'autre. Ça remuait pas mal autour du bar. Le rhum et le whisky coulaient à flot. C'était avant que Brando ne se mette à y aller tout le temps. Je me souviens que Van Johnson est venu une fois. J'y ai vu Esther Williams aussi. Un soir, le Roi de l'Univers est venu – *Cesar Romero*. Un de mes plus grands héros, à cause de son nom surtout parce que c'était un acteur épouvantable! C'était un événement important, historique. Une femme avec laquelle je rêvais de coucher, Maria Montez, est arrivée au bras d'un homme que toutes les femmes désiraient, Turhan Bey. Tout Manhattan en parlait – Turhan Bey et Maria Montez!

Ce qui était génial, au Palladium, c'est que les gens y allaient pour danser et s'amuser. C'était la musique qui les faisait se sentir bien. C'était au premier étage, au milieu d'un bloc d'immeubles à l'intersection de la 53^e Rue et de Broadway. Il fallait monter un long escalier très étroit et sombre; on arrivait dans cet endroit aux murs recouverts de velours un peu sale... La salle était gigantesque avec un plancher en bois; le vestiaire était sur la droite, le grand bar sur la gauche, et la scène juste en face. Le lieu pouvait accueillir jusqu'à trois mille personnes. C'était *immense*. Les mercredis soirs, la salle était pleine à craquer: c'était le soir des concours de danse. La sécurité était assurée par une bande de types très baraqués, qui portaient des chemises blanches avec les deux boutons du haut ouverts, et les cols déployés comme des ailes. C'était leur look. Ils portaient tous la moustache.

J'y retournais avec la régularité d'une horloge, semaine après semaine. J'ai sympathisé avec Sardelle, une petite dame noire qui tenait le vestiaire. Elle devait avoir commencé à travailler là en 1803! Des manteaux, encore des manteaux, des cris et des hurlements, et la musique. M. Hyman, la cinquantaine, cheveux blancs, était le propriétaire. Un grand amoureux de la musique latino. Il était très agité, tremblait beaucoup, et les gens l'aimaient bien, parce qu'il leur apportait la musique latino. Quand il traversait le

hall, on sentait le respect que tout le monde lui portait. Pourtant il n'arrêtait pas de trembler et de regarder derrière lui. Mais c'était Napoléon: impeccablement habillé, un peu comme Adolphe Menjou, tout le monde lui obéissait au doigt et à l'œil.

Dans le coin, il y avait des tables. Les gens réservaient la leur en posant un calepin, un paquet de cigarettes ou un manteau dessus. Au milieu de la grande salle de bal, il y avait une boule à facettes, et des lumières tamisées. En début de soirée, les gens arrivaient en masse, ils se précipitaient vers la piste et commençaient à danser. Parfois les V.I.P. allaient s'asseoir dans la partie où il y avait des tables. Pour moi, c'était la zone où on n'avait le droit de s'installer que si l'on commandait une bouteille. Vous ne commandiez rien ? Le serveur tirait tout à coup une tête de trois mètres de long. Et comme il fallait commander trois boissons minimum, il était plus *hip* d'acheter une bouteille.

Les gens qui dansaient près de ces tables, sur la gauche de la scène, les autres les surveillaient. Et ceux qui dansaient dans ce coin-là, c'étaient les *vrais* danseurs. Moi, je n'en faisais pas partie. J'étais encore un nouveau venu. J'aimais beaucoup danser, mais je n'étais pas un grand danseur. Je ne connaissais pas les pas de danse vraiment recherchés. Ce que je recherchais avant tout, c'étaient des femmes qui *ressentent* la musique. Pas des exhibitionnistes. La danse, c'est le mouvement; la sensualité; la passion. Ça ne débouchait pas obligatoirement sur quelque chose de sexuel. Parfois c'était juste tenir une femme dans ses bras et bouger en rythme avec elle. L'embrasser. Neuf fois sur dix, quand je voyais une femme assise quelque part que je trouvais séduisante et je l'invitais à danser, elle disait non. Elle devait se demander « tiens alors ! Il est censé savoir danser, ce pauvre mec ? Pourquoi perdre mon temps avec lui ? »

Et puis parfois, je tombais sur une qui *acceptait*. Ou alors une femme qui avait refusé une fois précédente m'invitait à danser. Parce qu'elle se disait peut-être « hé, finalement c'est un bon danseur ! » Les morceaux duraient parfois quinze ou vingt minutes. L'orchestre les faisait durer en multipliant les solos: d'abord le piano, puis les percussions, les cuivres... et enfin le chant reprenait. Machito, Tito Puente, Tito Rodriguez. Tout le monde dansait, dansait et dansait

encore, et toute la salle était en extase. Pas exactement comme si on avait tous été en train de faire l'amour en même temps, mais comme si on se retrouvait dans l'œil d'un grand cyclone : on dansait à corps perdu dans ce *groove* magnifique, comme si le monde extérieur cessait d'exister.

En plein milieu d'une chanson, l'orchestre tout entier s'arrêtait soudain de jouer, sauf la contrebasse. Mais personne n'arrêtait de danser : on frappait tous dans nos mains en suivant le rythme des claviers. On gardait parfaitement le tempo jusqu'à ce que le solo se termine et que l'orchestre au complet revienne pour conclure le morceau. On s'abandonnait tous à la passion de la musique – et on était des *milliers* ! Et tout le monde se sentait bien – *tellement* bien... Je me souviens des *guajiras*, des *danzóns*, de la façon de bouger des femmes latinos et de combien tout ça me faisait voyager. Je me souviens de Celia Cruz et de La Lupe. J'y restais souvent jusqu'à trois heures du matin. Pour résumer, le Palladium, j'y allais pour recharger mes batteries. Quand j'en ressortais au bout de quelques heures, je me sentais tellement bien ! Je reprenais le métro et je rentrais à la maison vers quatre heures, quatre heures et demie du matin.

Cet endroit a changé ma vie. J'y ai rencontré d'autres jeunes Blancs fondus de musique latino comme moi, qui sont devenus mes amis les plus proches. C'est à ce moment que j'ai tourné la page du Bronx. Je continuais à fréquenter Jerry Sontag, et je jouais encore au ballon là-bas de temps en temps, mais ma vie s'est focalisée sur la danse latino et les week-ends aux Catskills pour travailler. Les Catskills pour le fric, et le Palladium pour le plaisir.

Ma grande ambition à l'époque, c'était d'être un jour capable de danser dans le coin de la salle où les gens s'asseyaient aux tables pour observer les danseurs. Ça, c'était quelque chose ! Quand j'ai été démobilisé, dès le mercredi suivant j'étais de retour au Palladium ! Il y avait des exhibitions, avec Augie et Margo Rodriguez ou les Mambo Aces, et aussi les « soirées-concours » auxquelles n'importe qui dans le public pouvait participer.

Cette nuit-là, non seulement j'ai dansé dans le « coin », mais je me suis aussi inscrit au tremplin, et j'ai gagné. Vous imaginez un peu ce que ça représentait pour moi ? Gagner le tremplin de danse du

mercredi soir ! Pour moi, ça voulait dire « à quoi bon vouloir être président des États-Unis, maintenant ? » Parce que j'avais réussi quelque chose d'encore mieux. Bon Dieu, c'était *géant* !

8

BILL: En 1950, la guerre de Corée a commencé. Je n'y ai pas accordé beaucoup d'attention : je continuais mes études à la fac et j'avais un petit boulot à mi-temps dans une bijouterie du quartier des diamantaires : Davidson & Sons, au 20 de la 47^e Rue Ouest. Ils fabriquaient des bagues. Je travaillais là-bas tous les jours de dix à seize heures, puis j'allais suivre mes cours au Brooklyn College. Je préparais les commandes, je remballais les pierres synthétiques – améthystes et grenats – qui arrivaient d'Europe, je les triais selon leur grosseur, et je m'occupais de l'expédition aux clients. Puis j'ai été affecté à la gestion des stocks. À ce moment-là, je commençais à me demander sérieusement ce que j'allais faire pour gagner ma vie. Puis j'ai reçu mon ordre d'incorporation, dans lequel on me demandait de me présenter deux semaines plus tard. Mon frère Roy, qui était diplômé, avait déjà rejoint l'armée, et travaillait au service de relations publiques de l'armée à Anniston dans l'Alabama. J'ai informé les patrons de Davidson & Sons que j'avais reçu mon préavis. J'ai encore travaillé une semaine, puis j'ai pris une semaine de congés avant de partir au combat.

Autour de moi, les gens faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour échapper à la conscription. Certains marchaient toute la journée avec du savon sous les aisselles pour faire monter leur température corporelle. Moi, je n'ai jamais envisagé de faire ce genre de choses. Avant de passer la visite médicale, les gens de la bijouterie ont organisé un pot pour mon départ. J'avais vraiment sympathisé avec certains des Européens âgés qui travaillaient dans l'atelier. On discutait souvent ensemble pendant les pauses et à l'heure du déjeuner. En plus du pot de départ, ils m'ont offert l'objet qui m'est le plus cher : une bague en or avec mes initiales, « BG ». Les vieux bijoutiers, qui devaient se faire peser chaque jour quand ils avaient travaillé avec de l'or pour être sûrs qu'ils n'en volaient pas, l'avaient faite spécialement pour moi. Ils avaient piqué un peu de

poussière d'or tous les jours dans les limailles pour me fabriquer cette bague, la seule que j'aie jamais portée. Je la porte encore aujourd'hui.

J'avais dix-huit ans à l'époque. Je désirais vraiment devenir citoyen américain, pour que mes sœurs soient inscrites dans la liste des quotas favorisés. Dès lors que vous aviez un parent de sang résidant américain, il était beaucoup plus facile d'obtenir un titre de séjour. À dix-sept ans et demi, j'ai donc déposé une demande de citoyenneté. Mais cette démarche ne pouvait aboutir que lorsque j'aurais vingt et un ans. C'est alors que j'ai décidé de changer de nom de famille. Parce qu'on se moquait tout le temps de moi. Grajonca – « hé, Junka! » – « hé, *junkie!* » Personne ne prononçait mon nom comme il fallait: « Pichonky », « Kachonky », « Kajotsky », « Conuncky »... Alors j'ai demandé à en changer juridiquement. Et de Wolfgang Grajonca, je suis devenu William Graham.

J'avais trouvé le nom « Graham » dans l'annuaire téléphonique. Ce que j'avais fait, c'était ouvrir l'annuaire à G-R-A-J, et chercher le nom américain le plus proche: G-R-A-K, ou G-R-A-H. « Graham » est le premier nom que j'aie trouvé. Il y en avait des centaines dans cet annuaire! Je voulais un nom simple. J'ai toujours regretté, depuis, de l'avoir choisi, car je ne l'aime pas vraiment. Je ne l'ai jamais aimé. J'aimais bien « Grajonca »; ce que je n'aimais pas, c'était la façon dont les gens le prononçaient.

Une semaine plus tard, je me suis présenté à la visite médicale, suite à laquelle j'ai été incorporé. On m'a dit de me présenter quelques jours plus tard à Fort Dix, dans le New Jersey. J'ai été affecté au Camp Chaffee, dans l'Arkansas, pour qu'on me dispense la formation de base. Je ne peux pas vraiment dire que ma mère en ait été très affectée. Son credo, c'était que je devais « faire ce que tu dois faire ». Elle espérait juste qu'ils ne m'enverraient pas combattre. Il semblait à peu près certain que Roy, lui, n'irait pas au combat, parce qu'il travaillait aux relations publiques de l'armée.

La formation de base a été un vrai choc pour moi. Gamin, tu obéis aux ordres de ta mère et de ton père. Puis tu commences à travailler, et là, quelqu'un claque du doigt et te dit quoi faire. J'avais une certaine expérience en matière de petits boulots serviles, genre faire le livreur pour une épicerie. Mais l'épicier était un type

bien. Il était gentil avec moi. Le boucher aussi, il était très correct. Ce n'étaient pas des tyrans, ils me traitaient bien. Mais l'armée, c'était autre chose. Là, tu étais censé leur obéir aveuglément.

Aussitôt arrivé là-bas, je suis allé parler au commandant de bataillon du Camp Chaffee. Pour essayer de faire accélérer mon dossier de demande de citoyenneté. À Fort Dix, on m'avait dit d'attendre la fin de ma formation de base. Mais on était à l'été 1951, et je n'aurais pas vingt et un ans avant janvier 1952. Ester et Rita vivaient maintenant en Israël, et s'étaient inscrites sur la longue liste de quotas pour entrer aux États-Unis. Si j'arrivais à devenir citoyen américain, je pourrais les faire venir immédiatement.

Je me souviens avoir pensé qu'il aurait été normal qu'une nation qui demandait à un homme d'aller faire la guerre pour elle lui accorde automatiquement la citoyenneté.

Mais le capitaine m'a répondu « nous n'avons pas le temps pour ça, soldat ». J'ai commencé à m'emporter contre lui, et je crois qu'à compter de ce moment, j'ai été repéré – moi, le Juif new-yorkais dans ce camp militaire de l'Arkansas...

Le caporal et le sergent responsable de ma section étaient tous deux allés au front, et leurs pieds ne touchaient plus terre. Le caporal n'aimait pas les petits gars de la ville dans mon genre. Lui-même venait du Nebraska. Il était un genre de héros local, avec son pistolet, sa médaille de fusilier, et tout ce qu'il avait légalement le droit de se boutonner sur la poitrine. Et il ne me laissait pas une seconde de répit.

Pendant la formation de base, j'ai demandé à plusieurs reprises à rencontrer le capitaine. Je n'ai jamais cessé d'insister pour qu'on fasse quelque chose. On m'avait dit très clairement qu'à partir du moment où je serais citoyen américain, les noms de mes sœurs se retrouveraient automatiquement en haut de la liste de quotas.



Bill en partance pour la Corée.

Alors je leur ai demandé « comment puis-je être soldat dans l'armée américaine sans être citoyen américain ? »

Quoi qu'il en soit, un jour j'ai essayé de mettre mon sac à dos, et je n'y suis pas arrivé. Je m'étais pincé un nerf du dos. Si je me tenais d'une certaine manière, mon cou se coinçait et je n'arrivais plus à soulever quoi que ce soit. Le caporal m'a crié « soldat, je viens de te donner un ordre direct ! » On était sur le point de partir faire une randonnée-marathon d'une quinzaine de kilomètres. L'été, en Arkansas, il gèle quand on se lève le matin ; puis vers dix heures du matin, il fait 43 degrés ! Il faisait un temps *superbe*. Un petit sac, pas besoin de plus.

Le caporal m'a redit que j'avais désobéi à un ordre direct. Je lui ai expliqué que je n'arrivais pas à enfiler le sac à dos. Il n'a rien voulu savoir. « Tu le mets tout de suite, *soldat* ! Tu es à l'armée *maintenant* !

– Vous ne comprenez pas ? Je me suis pincé un nerf du dos, et je n'arrive plus à le soulever.

– Tu crois que je vais gober ces conneries ? » Et ainsi de suite. J'ai fini par perdre mon sang-froid et je lui ai crié « *va te faire foutre, Jack* ! » Il m'a sorti des rangs et m'a renvoyé à la caserne. Puis il a consigné l'incident. J'ai été envoyé devant une cour martiale sommaire – la moins « sérieuse » des cours martiales – pour insubordination. Ils n'avaient rien à m'enlever : je ne pouvais pas obtenir ma première strie avant encore trois mois, et ma paie ne devait pas excéder quatre dollars par mois. J'ai donc écopé d'une corvée de cuisine, et j'ai été affecté au nettoyage des couchettes de la 5^e Division Blindée.

Pendant le reste de la formation, je me suis lié d'amitié avec deux ou trois autres gars de New York. On est allés en ville une fois, je crois. On jouait souvent au *touch football* et au basket pendant nos quartiers libres. Je détestais la discipline excessive, et ce qu'ils exigeaient de nous : que les draps du lit soient tendus de sorte qu'une pièce de monnaie rebondisse dessus, et nos chaussures toujours être bien cirées, sans raison particulière.

Les exercices de tir, je m'en tenais à l'écart autant que je pouvais. Il y en eut très peu jusqu'à ce qu'on parte en bivouac, les dernières semaines. On était obligés d'apprendre le maniement des fusils,